

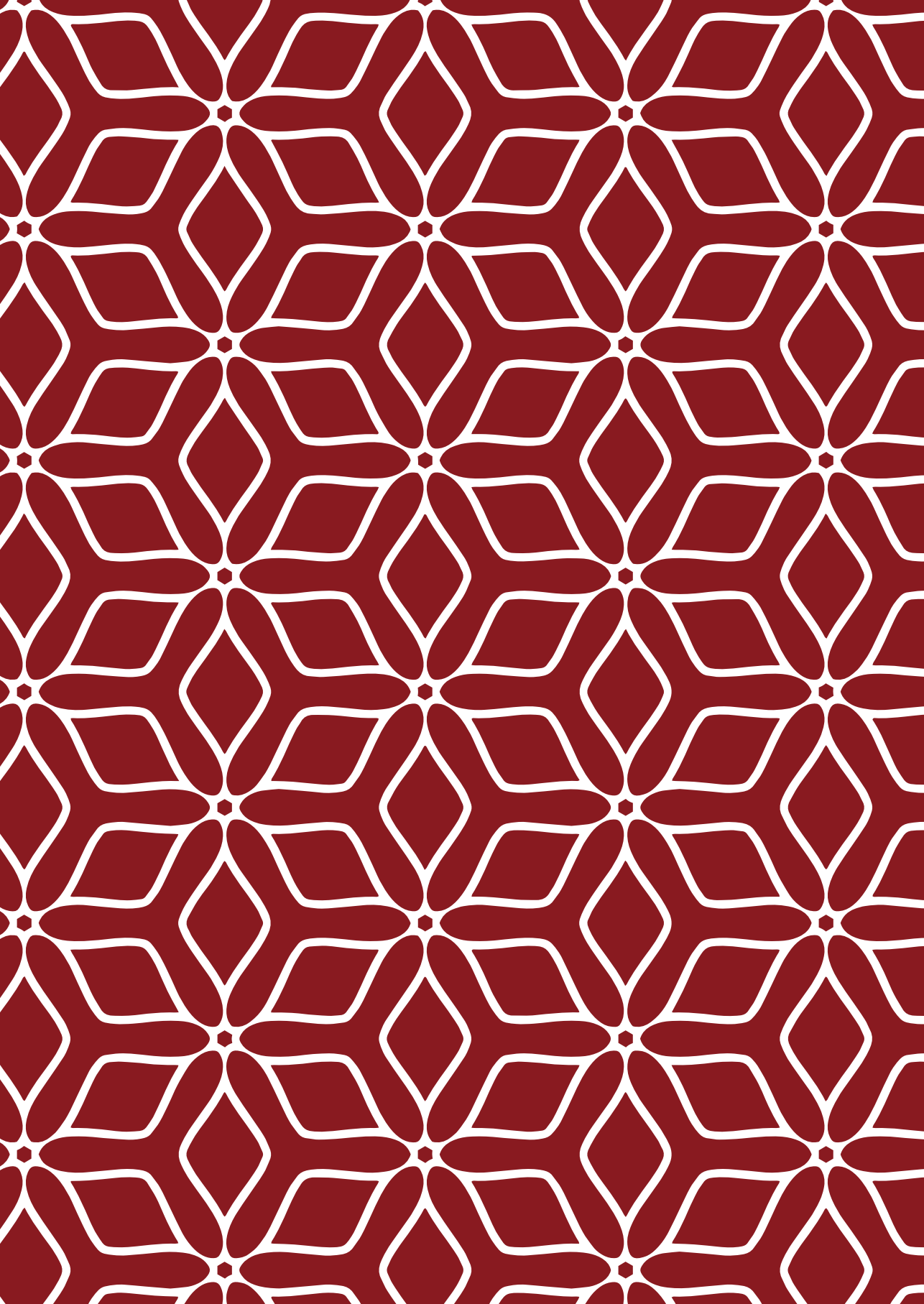
FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

QUELQUES « NOUVELLES » VERTUS DU BON MAÎTRE

CRÉATIVITÉ
PROFONDEUR
VISION

AUTEUR

FR. GABRIELE DI GIOVANNI, FSC



QUELQUES « NOUVELLES » VERTUS DU BON MAÎTRE

CRÉATIVITÉ
PROFONDEUR
VISION

AUTEUR
FR. GABRIELE DI GIOVANNI, FSC

Mars 2026



**Frères des
Écoles
Chrésiennes**

CAHIER MEL N° 66

Institut des Frères des Écoles Chrétiennes

Quelques « nouvelles » vertus du bon maître. *Créativité. Profondeur. Vision.*

Auteur

Fr. Gabriele Di Giovanni, FSC

Direction générale

Fr. Santiago Rodríguez Mancini, FSC

Direction éditoriale

M. Óscar Elizalde Prada

Coordination éditoriale

Mme Ilaria Iadeluca

Traducteur

Fr. Antoine Salinas, FSC

Coordination graphique et Mise en page

Mme Giulia Giannarini

Production éditoriale

Ilaria Iadeluca, Giulia Giannarini, Fabio Parente, Óscar Elizalde Prada

Imprimé par

Tipografia Salesiana Roma

Bureau de l'information et de la communication

Maison généralice, Rome, Italie

Mars 2026

** Texte original en italien.*



ISBN:

978-88-99383-48-0

Table des matières

PRÉSENTATION	5
AUTEUR	7
INTRODUCTION	8
LA CRÉATIVITÉ	16
LES MULTIPLES SIGNIFICATIONS DE LA CRÉATION	19
LE RÔLE DE L'ESPRIT	28
ÉDUCATEURS CRÉATIFS	29
COMMENT ÉDQUER À LA CRÉATIVITÉ	31
LES DANGERS DE LA CRÉATIVITÉ	33
PROFONDEUR	35
LE POINT DE DÉPART	36
LES NOMBREUSES PROFONDEURS	38
LA SUPERFICIALITÉ	43
CONNAIS-TOI TOI-MÊME	45

UN PAS DE PLUS	48
LA PROFONDEUR DE L'ÉDUCATEUR EST SPIRITUELLE	49
LES RÉSULTATS DU POINT DE VUE ÉDUCATIF	50
VISIONNAIRE	53
LE CHANGEMENT	54
POUR CLARIFIER LES TERMES	56
MISSION, VISION, VALEURS, OBJECTIFS	60
LA <i>VISION</i>	61
LA VISION DANS LE DOMAINE ÉDUCATIF	64
L'ENVIRONNEMENT ÉDUCATIF : REGARDER VERS L'AVENIR DE LA STRUCTURE	65
LA <i>VISION</i> SUR LES JEUNES : REGARDER VERS LEUR AVENIR	71
LA <i>VISION</i> DE NOUS-MÊMES EN TANT QU'ÉDUCATEURS : REGARDER VERS NOTRE AVENIR	74
OBSERVATIONS FINALES	78

PRÉSENTATION

« Les vertus du bon maître » font partie du patrimoine éthique et spirituel lasallien depuis les premiers temps. Dans les premières éditions de la Collection de petits traités, on trouve déjà la liste des douze vertus : gravité, silence, humilité, prudence, sagesse, patience, retenue, douceur, zèle, vigilance, piété et générosité. La première édition imprimée date de 1711. Il est très probable que ces brefs traités aient eu auparavant une existence autonome et manuscrite.

Ce qui est frappant dans cette liste, c'est qu'elle a, dans une certaine mesure, constitué l'ensemble déontologique de la première communauté lasallienne. Nous pourrions les comprendre comme une harmonie d'échos de l'esprit de l'Institut dans la relation pédagogique.

Un peu moins d'un siècle plus tard, c'est le Frère Agathon, Supérieur général à l'époque de la Révolution française, qui a tenté de repenser l'ensemble à partir de la culture qui lui était contemporaine. Ces enseignants se sont suffisamment professionnalisés et spécialisés pour revoir leurs propres fondements. Leur objectif était de créer une nouvelle littérature spécifique. Entre autres initiatives, il rédige un commentaire sur les douze vertus. Il y argue même la réforme de l'ordre que M. De La Salle avait donné aux vertus afin d'articuler un discours plus logique.

Aujourd'hui, plus d'un siècle plus tard, le Frère Gabriele Di Giovanni a voulu prêter attention à l'un des documents les plus importants que l'Institut a élaboré au début de ce XXI^e siècle et trouver dans cette Déclaration sur la mission lasallienne, une fois de plus, une éthique enseignante qui s'enracine dans une expérience spirituelle.

Nous le remercions pour son travail et espérons que celui-ci nous aidera tous à vivre notre tâche comme un ministère fécond, témoin d'un autre monde possible.

Fr. Santiago Rodríguez Mancini, FSC

Directeur du Bureau du patrimoine lasallien et de la recherche

Auteur



Gabriele Di Giovanni est un Frère des Écoles Chrétiennes.

Né à Rome en 1957, il est un ancien élève de l'école Angelo Braschi.

Titulaire d'une licence en Pédagogie et Docteur en Théologie, il a exploré la vocation lasallienne sous de nombreux aspects. Il a été instituteur, enseignant, chef d'établissement et directeur de communauté. En 1991, il a fréquenté la SIEL (Session

Internationale d'Études Lasalliennes). Il a occupé diverses fonctions au niveau provincial, qui l'ont amené à participer aux commissions européennes qui y sont liées. Ses centres d'intérêt concernent principalement les domaines pédagogique, pastoral et catéchétique (il dirige la revue *Sussidi per la Catechesi*).

Il a été chargé de la Famille Lasallienne et s'est occupé — et s'occupe encore — de la formation des enseignants. Il a participé aux 45^e et 46^e Chapitres Généraux. Actuellement, il est Visiteur de la Province Italie FSC.

Il est l'auteur de plusieurs publications (livres et articles) dans le domaine lasallien et catéchétique. La présente publication rassemble quelques interventions parues dans *Sussidi per la Catechesi*.

INTRODUCTION

La Salle et les premiers Frères, en conclusion de la Conduite, qui est l'ouvrage pédagogique par excellence du monde lasallien, énumèrent 12 vertus du bon maître, sans faire d'autres commentaires.

Par la suite, le Frère Agathon,¹ Joseph Gonlieu, Supérieur général des Frères des Écoles Chrétiennes (FEC) à l'époque de la Révolution française, les a commentées de manière plus articulée dans un texte également bref, et sous cette forme, elles sont entrées dans la tradition éducative des Frères des Écoles Chrétiennes, devenant un petit classique qui permet d'accéder à leur style éducatif.

La liste des 12 vertus est la suivante :

- Gravité
- Silence
- Humilité
- Prudence
- Sagesse
- Patience
- Retenue
- Douceur
- Zèle
- Vigilance
- Pitié
- Générosité

Plus récemment, *la Déclaration sur la mission éducative lasallienne. Défis, convictions, espérances* (2020) affirme quant à elle :

« S'il y a quelque chose qui distingue la proposition lasallienne, depuis ses origines, c'est le témoignage de considération envers l'enseignant, l'importance accordée à son rôle dans le processus éducatif et la reconnaissance de sa capacité à impacter la formation du caractère »

1 Pour plus d'informations sur sa personne, voir F. Ricousse, « Frère Agathon, Supérieur général de 1777 à 1798. L'expérience d'un siècle de pédagogie lasallienne : fidélité et adaptation », dans *Revue Lasallienne* 1, 2014, pp. 111-126. Brèves notes également disponibles sur Wikipédia.

*des enfants et des jeunes. De nos jours, les fonctions, les méthodologies et les paradigmes ont changé ; néanmoins, la présence d'un enseignant **droit, généreux, créatif et respectueux** continue d'être l'élément principal du succès du processus éducatif.*

***L'intégrité, l'exemple, la profondeur, la vision, le respect, la tendresse, le zèle ardent, la foi et l'espérance** resteront toujours des vertus qui caractériseront l'enseignant droit et habile dans la médiation. Utilisant toutes ses vertus, il trace des chemins, encourage les rêves, montre des horizons, accompagne vers la conquête de l'autonomie, interpelle et crée des possibilités de médiation. Le résultat de toutes ces actions est la croissance personnelle de l'étudiant, le renforcement de ses capacités personnelles et la solidarité dans des projets communs.*

Ce n'est pas en vain que Saint Jean-Baptiste de La Salle a conçu l'enseignant comme un frère aîné, un ange gardien, un ministre de Jésus-Christ, un modèle à suivre, un reflet de la transcendance et de la profondeur, et un inspirateur d'opportunités et de projets. « La riche relation éducative qu'il crée génère la vie, façonne le caractère, facilite l'apprentissage, construit la fraternité et renforce la vocation personnelle de chaque enfant et adolescent qu'il éduque » (4.8.3 pp. 108-109).

La liste classique des « bonnes vertus » s'enrichit, même si, lorsque la *Déclaration* utilise les mêmes mots (par exemple, tendresse), elle les utilise et les décline différemment. Il s'agit d'une « nouvelle » liste : l'essentiel de la fonction enseignante demeure.

Cette dernière est une affirmation de principe à laquelle nous sommes prêts à souscrire. Cependant, elle nous apparaît comme une affirmation qui doit être vérifiée aujourd'hui, car le monde a changé. Et elle doit être vérifiée aussi et surtout d'un point de vue spirituel et théologique. L'auteur est convaincu que l'activité éducative a une dimension éminemment spirituelle et qu'elle est un chemin vers la sainteté, même dans un contexte éducatif en rapide mutation.

Quel est le rôle de l'éducateur aujourd'hui ?

Hier

Dans le monde d'Agathon, à la fin du XVIII^e siècle, l'importance du rôle de l'enseignant était une évidence et il était absolument essentiel d'insister sur ce point.

C'était d'ailleurs la principale leçon de Jean-Baptiste de La Salle : une bonne école est le fruit de bons enseignants et d'une organisation pratique excellente et minutieuse, fonctionnelle à l'objectif, qui à elle seule permet d'éliminer la plupart des problèmes en les anticipant. C'est pourquoi La Salle s'était soucié de former les enseignants en profondeur et, en même temps, d'organiser l'école pour qu'elle « aille bien », ce qui signifiait en fin de compte que les enfants la fréquentaient volontiers, qu'ils étaient heureux d'y aller. C'était déjà un idéal non négligeable.

En réalité, l'une des principales raisons d'aller à l'école, outre le fait d'être avec ses camarades (ce qui a toujours été la véritable raison), était d'y rencontrer des adultes qui s'intéressaient à nous de manière juste. Je pense que personne n'est jamais allé en classe pour étudier les mathématiques ou l'histoire : pour les matières, il y a les livres. C'était le pain quotidien : un bon enseignant vous le coupait en morceaux et, s'il était exceptionnel, il vous le faisait savourer. Pour cela, il fallait être un « bon » maître. Agathon vous apprenait à l'être, en vous faisant réfléchir aux vertus que vous deviez, absolument, posséder.

Aujourd'hui

Les choses ne sont peut-être plus ainsi. La transmission du savoir se fait de manière différente et plus variée : l'école, le lieu que l'État moderne a désigné à cette fin en le finançant, est aujourd'hui une agence éducative parmi d'autres et peut-être même pas la plus influente : combien de débats avons-nous entendus depuis des décennies sur le rôle « déséducatif » joué par les médias ?

La période du Covid nous a ensuite tous confrontés à la réalité de l'enseignement à distance et aux moyens qui peuvent être

utilisés aujourd'hui. Les livres ? Il semble qu'ils soient de moins en moins utiles.

On trouve tout sur Wikipédia, de la transformée de Fourier à la règle d'utilisation du h (j'ai vérifié les deux) et aujourd'hui, l'IA s'y est ajoutée. Attention : sur le net, vous ne trouvez pas seulement l'illustration, mais aussi l'explication, souvent bien faite... alors à quoi servent les enseignants qui expliquent ? Peut-être faut-il changer la façon de faire l'école.

L'école qui change

Dans un monde qui change, l'école « devrait » aussi changer. Elle devrait, car la structure scolaire est l'une des plus résistantes au changement, du moins en Italie. Aujourd'hui encore, aller à l'école signifie entrer dans une classe avec des tables alignées, placées devant un bureau derrière lequel se trouve un tableau noir, peut-être remplacé aujourd'hui par un TBI (tableau blanc interactif). Le bureau, parfois encore placé sur une estrade (il faut bien que tout le monde puisse voir), derrière lequel est assis le professeur. Aujourd'hui encore, on va à l'école (je parle aussi de l'université) pour « écouter » le professeur, pour apprendre de lui, pour obtenir des conseils d'étude, afin d'apprendre ensuite par soi-même (ah, la méthode d'étude que, pour une raison quelconque, certains n'ont jamais possédée !), pour être interrogé, pour être promu et attendre de trouver un emploi adapté aux résultats obtenus.

Mais doit-il nécessairement en être ainsi ? Ne peut-on pas commencer à rêver, à imaginer une autre école ? Et quel rôle y trouvera l'éducateur ? Avec quelles valeurs spirituelles à développer ?

Une précision importante

Qu'entendons-nous par vertu ?

La vertu est une qualité personnelle acquise par la pratique habituelle de bonnes actions. Dans cette définition, nous devons garder à l'esprit deux aspects.

La première expression à retenir est « bonnes actions » : « bonnes » ne signifie pas « faciles », mais qu'elles ont une valeur positive pour nous et pour les autres. Accomplir de bonnes actions est le fruit de choix volontaires, parfois difficiles, que l'habitude rend progressivement plus faciles et qui, dans certains cas, nous amènent presque à acquérir une seconde nature.

La deuxième expression est « qualité acquise ». On ne naît pas vertueux. On le devient grâce à un exercice conscient qui n'est possible que par la maîtrise de soi et des choix volontaires répétés. La vertu est peut-être le fruit le plus élevé de l'éducation : un savoir ancien, mais peut-être trop souvent oublié aujourd'hui.

En ce sens, l'acquisition des vertus est une sorte de cheminement ascétique au cours duquel nous apprenons à faire le bien de manière habituelle, presque sans effort : pour le vertueux cela semble presque naturel, ou du moins en apparence.

Mais nous ne voulons pas faire entrer le concept de vertu dans l'idée d'effort musculaire. Comme image (parmi d'autres possibles), nous renvoyons à la séquence du film *Le dernier samouraï* où le protagoniste apprend progressivement l'art du combat à l'épée. L'exercice répété, l'entraînement, conduit à un geste harmonieux qui semble naturel.

Surtout, un éducateur ne travaille pas dans le but de développer ces vertus pour lui-même : il le fait pour ses disciples. Le but n'est pas la perfection personnelle : le but est la mission d'éduquer.

C'est un fait que pour éduquer, nous devons devenir de meilleures personnes que nous ne le sommes. Et ce, afin d'éviter deux dangers, présents au moins en Italie.

Le premier. On s'approche trop facilement des jeunes sans avoir fait aucun travail sur soi-même, comme s'il s'agissait d'un don totalement naturel ou simplement confié à la bonne volonté. Le concept même de vertu dit qu'il faut de l'exercice. Mais peut-être qu'aujourd'hui, on ne pense même plus au fait qu'un éducateur doit avoir des vertus

typiques : la bonne volonté ne suffit-elle pas ? N'est-il pas suffisant de vouloir accompagner les jeunes ? Malheureusement non.

L'éducation n'est pas une activité bénévole : elle peut l'être au début, mais elle doit rapidement évoluer. En tant que bénévoles, nous pouvons faire quelques répétitions et y trouver une satisfaction personnelle, mais éduquer est autre chose. L'affirmation est brutale, mais nous la laissons dans sa brutalité à la réflexion du lecteur.

Le deuxième danger est semblable au premier : ne tenir compte que de « ce qu'il faut dire », sans jamais considérer « comment » et « à qui ». Nous avons réussi à aimer des disciplines impossibles uniquement parce que ceux que nous avons rencontrés ont su nous transmettre quelque chose. Le contenu seul, même s'il est essentiel, ne suffit pas pour éduquer. Bien sûr, il faut avoir un contenu, mais ils ne croiront pas au contenu, ils croiront en nous. Et ils le feront sérieusement si nous avons du contenu. L'essentiel s'appelle « charité », qui, comme par hasard, est une vertu théologale dans le langage chrétien. Dans ce cas également, nous invitons le lecteur à réfléchir.

Note de la rédaction

Les textes proposés ici sont une réélaboration (merci à Mme Ilaria Iadeluca) d'une série d'articles parus dans *Sussidi per la catechesi*, revue historique des lasalliens italiens. En effet, au fil du temps, toutes les vertus du bon maître ont été commentées, tant les vertus traditionnelles (sur la base d'une nouvelle traduction italienne du texte d'Agathon) que les nouvelles propositions de la *Déclaration*.

Il existe donc en italien un commentaire complet et assez riche sur les « anciennes et nouvelles vertus du bon maître ». Cependant, ce texte n'a pas encore été publié sous une forme organisée, ni traduit. Ceux qui le souhaitent peuvent le demander à l'auteur.

De ce commentaire, nous n'extrayons ici que trois « nouvelles » vertus reprises de la *Déclaration* :

- Créativité
- Profondeur
- Visionnaire

Comme il s'agit de « nouvelles vertus », nous n'avons pas encore recherché les éventuelles références lasalliennes qui pourraient exister et qui existent : ce serait un travail précis qui pourrait être fait à l'avenir.

Le style adopté dans leur présentation, même s'il est parfois assertif, se veut stimulant, afin que le lecteur puisse approfondir lui-même ces notions. L'analyse est menée à partir de la langue italienne, ce qui peut poser quelques problèmes en raison d'éventuels glissements de sens dans d'autres langues.

LA CRÉATIVITÉ

La créativité ne semble pas être une vertu (c'est-à-dire quelque chose qui peut être acquis par l'exercice, la pratique, jusqu'à devenir *un habitus*), mais plutôt un don personnel : on naît créatif, c'est une qualité de la personne, pas une vertu. Cette perception repose sur deux hypothèses discutables.

La première confond la créativité avec la spontanéité, qui est la capacité de se présenter sans trop de filtres, de manière directe, non artificielle et donc « nouvelle », « *naïve* ». C'est une qualité que nous attribuons naturellement aux enfants (que nous louons), mais que possèdent également les adultes (et dont nous nous plaignons parfois : au final, cela peut être considéré comme un manque d'éducation). Nous aimons la spontanéité, car elle nous donne un sentiment de liberté. Mais ce n'est pas de la créativité. La spontanéité repose sur la nature, la créativité produit de la culture.

Penser qu'elles vont de pair revient à partir du principe que, puisque nous sommes tous dotés d'une créativité naturelle, celle-ci apparaît d'elle-même si nous ne la filtrons pas. Mais être unique et irremplaçable est une chose, être créatif en est une autre : le premier aspect concerne notre être, le second notre faire. Dans cette perspective, tout le monde devrait être créatif du simple fait d'exister. Mais peut-être sommes-nous tous répétitifs, et non créatifs.

La deuxième idée qui nous fait voir la créativité comme une qualité innée dépend du fait que nous l'associons généralement au génie et à l'artistique, c'est-à-dire à des domaines où l'intuition personnelle (souvent identifiable au goût) compte plus que le raisonnement consécutif. Vu sous cet angle, la créativité est quelque chose d'ésotérique, de mystérieux, qui ne peut appartenir qu'à quelques élus, et l'on oublie que les peintres, les sculpteurs, les acteurs, les réalisateurs ne naissent pas ainsi : ils le deviennent grâce à un apprentissage rigoureux, à l'application et à l'étude, à une base de départ adéquate et parfois (si le succès est au rendez-vous) aussi grâce à un peu de chance.

Pour simplifier, lorsque nous pensons à une personne créative, nous pensons à quelqu'un qui, dans un contexte donné (mode, design, art, cuisine, voire finance... éducation ?), produit quelque chose de nouveau,

quelque chose (même simplement un détail) qui n'existait pas hier. Il s'agit évidemment d'une façon très large de concevoir le concept.

Une chose est toutefois certaine : la créativité a à voir avec la « nouveauté » et il faut y prêter attention.

La nouveauté (ce que nous attribuons aujourd'hui au créatif) n'est en effet pas le nouveau absolu : c'est le nouveau quotidien, cette petite touche de diversité qui titille la curiosité du moment.

La nouveauté est éphémère (demain, il faudra en trouver une autre), elle touche la surface, tandis que le nouveau va en profondeur, change les choses et les personnes. Un enfant est nouveau, le résultat d'un match de football est une nouveauté.

Alors, quand nous parlons aujourd'hui de créativité, à quoi et à qui faisons-nous réellement référence : à la nouveauté ou au nouveau ?

Qoelet affirmait, comme s'il s'agissait d'une évidence, qu'« il n'y a rien de nouveau sous le soleil » et que même en faisant beaucoup de choses différentes (donc relativement nouvelles, du moins pour nous), au final, le monde est là, à peine conscient de notre présence personnelle. Saint Hilaire de Poitiers, confirmant le sage de l'Ancien Testament, voyait la seule nouveauté humaine en Christ, qui *omnes novitatem attulit semetipsum afferens*.²

Enfin, il convient de faire une remarque non négligeable sur la stimulation de notre capacité imaginative (créative au sens large) à l'aide de substances plus ou moins licites.

Nous ne voulons pas ouvrir ici un débat qui serait sans fin. Disons simplement que les gens « s'aident » à maintenir la créativité qui vient de leur propre monde imaginaire. Dans le monde d'aujourd'hui, cela semble

2 Cette phrase, tirée de l'ouvrage *Adversus Haereses* (mais rendue célèbre également par saint Irénée de Lyon qui a exprimé un concept identique), fait référence au mystère de l'Incarnation. « Il a apporté toute nouveauté, en s'apportant lui-même ».

être devenu une pratique de plus en plus répandue à certains niveaux et dans certains milieux « créatifs » pour supporter le stress lié au rythme imposé par la réalité actuelle et à la nécessité de produire sans cesse de la « nouveauté », à une époque où certains ont l'impression que tout a déjà été dit. Vu sous cet angle, l'usage de substances trouve une justification apparente, du moins chez ceux qui y ont recours. Le problème est que cet usage entraîne une dépendance : la créativité recherchée se révèle être un esclavage, qui n'est plus fait d'imagination, mais d'hallucinations dont on finit par avoir besoin pour ne pas se sentir mal.

C'est une question sérieuse qui n'a pas de solution simple. Sans faire de moralisme facile et sans vouloir juger personne, nous pouvons toutefois dire que la créativité sous drogue est une créativité induite, forcée. Est-ce de la vraie créativité ?

Nous sommes au même niveau que le dopage dans le sport : même si le résultat est atteint, il n'est pas reconnu : c'est un faux en écriture publique, une non-vérité. Mais, selon les paramètres actuels, si la consommation de substances vous amène à produire un disque qui a du succès, alors, c'est de la créativité. Les contradictions d'aujourd'hui. Et dans tous les cas, la créativité dopée est une créativité qui se paie de sa vie. Il convient peut-être de se demander si cela en vaut la peine. Certainement oui si notre seul dieu est l'argent et le succès.

LES MULTIPLES SIGNIFICATIONS DE LA CRÉATION

Le terme prend différentes nuances de sens que nous allons essayer d'analyser : imaginer, concevoir, inventer, découvrir... C'est en parcourant ces différentes significations que nous trouverons le moyen de parler de créativité dans le domaine éducatif.

Nommer

La première signification (qui n'est généralement pas prise en compte) est tirée de la Bible.

Au sens strict, « créer », c'est-à-dire produire quelque chose qui n'existait pas auparavant, est typiquement l'apanage de Dieu. Selon les Écritures, il crée à partir de rien en utilisant la Parole : tandis que son Esprit (*ruah*) plane sur les eaux, il dit, et les choses sont, elles viennent à l'existence. Avant, elles n'existaient pas.

L'homme, créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, participe à ce pouvoir.

Nous nous souvenons tous du moment biblique où l'homme est appelé à donner un « nom » aux choses et aux animaux : il ne les « crée » pas car ils existent déjà, mais il les « nomme » et, en ce sens, il les fait entrer dans son monde, que nous pouvons appeler culturel (le point de départ de la culture est le culte). Et en les nommant, il acquiert un pouvoir sur eux : il les contrôle.

Ce mécanisme (la possibilité de nommer) est à la base de la connaissance et de la science humaine : l'inconnu, par définition, est ce qui n'a pas de nom et, en tant que tel, nous effraie et nous intrigue. En le nommant, nous avons l'impression de le connaître, de pouvoir l'amener dans notre monde.

Ainsi, connaître les mots, c'est avoir le pouvoir : les enfants de Barbiana l'avaient parfaitement compris.³

Mais, précisément parce que les mots donnent le pouvoir, nommer présente des risques et exige des responsabilités non négligeables. C'est pourquoi la plupart des processus éducatifs, des enseignements, des disciplines, se concentrent sur la connaissance des mots qui les composent.

Ce n'est pas seulement un fait littéraire ou purement linguistique : tangente, médiane, parallaxe, ampère, watt, farad, champ électromagnétique, spin, sont des mots qui font référence à des réalités

3 Barbiana est le petit village où s'est déroulée l'expérience éducative de Don Lorenzo Milani. Parmi les textes de référence, nous indiquons « Lettre à une professeure ».

physiques et qui n'effraient que ceux qui ne les connaissent pas, qui ne savent pas les manier. Et cette observation ouvre déjà un vaste champ de réflexion pédagogique.

Le fait est que donner un nom aux choses est une activité que nous pouvons tous faire : nous le faisons dès notre plus jeune âge en inventant notre propre langage fantastique. Qui reste le nôtre : dès lors qu'il devient celui de tous, nous l'appelons culture.

Conserver et développer la capacité de « nommer » dans la perspective décrite s'inscrit pleinement dans le discours sur la créativité humaine, comprise également au sens social : évaluons l'impact historique du mot « égalité » proposé par les révolutionnaires français, mais que les mathématiciens ont aujourd'hui supprimé de leur vocabulaire.

Dans le contexte humain, « créer » signifie avant tout avoir la capacité de « nommer » ; une capacité qui nous vient directement de Dieu et que nous risquons de bouleverser par l'usage que nous en faisons.

Dans certains cas, les noms s'apprennent, car ils ont déjà été attribués (c'est ce que nous appelons la culture déposée) ; dans d'autres cas, il faut les inventer. Des équipes dédiées le font pour un nouveau modèle de voiture ou pour un nouveau produit à commercialiser... Nommer les choses est devenu un travail (créatif).

Imaginer

C'est la faculté que nous avons de créer des images, de représenter dans notre esprit des choses plus ou moins réelles.

Nous l'appelons aussi imagination. En général, nous pensons que la créativité d'une personne est liée à son imagination. Le terme vient du grec et a pour racine « montrer » (*faino*), c'est-à-dire la capacité de voir et de faire voir quelque chose, surtout en l'absence de la chose elle-même. L'imagination produit de la nouveauté dans notre esprit, pas tant dans la réalité. C'est donc avant tout un outil cognitif qui nous permet de nous approcher des choses (ou plutôt des situations),

de les anticiper en quelque sorte, non pas tant dans leur réalité que dans l'impact (les attentes) qu'elles pourraient avoir sur nous.

C'est cette caractéristique qui rend aujourd'hui les arts visuels modernes si importants. L'homme préhistorique imaginait et dessinait déjà des peintures sur les rochers, mais depuis que nous avons découvert la possibilité de donner du mouvement aux images (le cinéma avec toutes ses variantes audiovisuelles ultérieures), notre monde fantastique a explosé.

Pour certains, même trop. Nous lui avons même donné un nom, « réalité virtuelle », qui est devenue une réalité parallèle à celle de notre quotidien. Elle est si forte que certains, en particulier les jeunes qui restent collés à leurs jeux vidéo toute la nuit, vivent désormais davantage dans cette réalité que dans le monde réel. C'est un problème.

C'est un point à garder à l'esprit dans le domaine pédagogique pour diverses raisons.

C'est avant tout une question d'apprentissage : une image, une séquence de film, peuvent nous apprendre plus que de simples mots, car ils trouvent en nous un terrain déjà prédisposé à l'imagination. C'est une possibilité, ce peut être un danger. C'est une question sociale et humaine : il n'est pas bon de vivre détaché du monde réel, où il n'est pas possible de recommencer à chaque fois en appuyant sur un bouton.

Mais diaboliser la chose, comme nous, les adultes, avons tendance à le faire, ne sert à rien. L'important est d'avoir conscience de la diversité des deux mondes (le virtuel et le réel) sans les confondre et peut-être (attention : c'est important) sans se laisser englober par l'un d'entre eux. Car même dans le monde réel, nous ne pouvons pas nous passer d'imaginer. Nous ne pourrions pas vivre.

Qu'est-ce qui déclenche l'imagination ? Il n'y a pas de réponse simple.

Un petit gâteau trempé dans du lait : c'est à partir de ce souvenir sensoriel que Proust a développé sa *Recherche*. Mais Dante, même avec

la sensation gustative du pain salé d'autrui, a peut-être construit sa Comédie avec la variété de ses situations, sur des structures conceptuelles très articulées et sur des sentiments forts. Cependant, quelque chose (même si ce n'est pas particulièrement important : un mot, un souvenir, une sensation) doit nous toucher profondément pour que les mécanismes de notre imaginaire se mettent en mouvement et nous transportent. Pour que cela se produise, il faut de la « contemplation », peut-être simplement le nez collé à la fenêtre pour regarder la pluie tomber, ou lever la tête d'un livre après un passage qui nous a particulièrement touchés.

L'imagination : elle naît de notre sphère émotionnelle plutôt que de notre raisonnement logique. Elle s'active lorsque cette sphère est touchée. De plus, pour « imaginer », il faut du temps, ce dont nous disposons certainement peu si nous sommes contraints chaque jour de gagner notre vie. Et la faim provoque des rêves étranges.

Le rêve : l'imagination, dans sa puissance imaginative, s'en rapproche et se confond parfois avec lui. C'est en effet dans le rêve que nous développons les capacités du fantastique. Nous rêvons tous, même si, une fois réveillés, nous ne nous souvenons pas tous de ce dont nous avons rêvé. Lorsque nous dormons, nous sommes tous créatifs ; lorsque nous sommes éveillés, nous le sommes un peu moins. Mais les rêves peuvent se faire les yeux fermés (pendant le sommeil) ou les yeux ouverts (lorsque nous sommes éveillés) et, dans ce cas, l'imagination peut nous poser quelques problèmes et se confondre avec l'illusion.

Dans un sens positif, l'imagination est donc une faculté qui nous aide à représenter la réalité, dans un sens négatif, elle peut être comprise comme une sorte de fuite de celle-ci (rêver). Sans compter qu'il existe toute une dimension du fantastique qui n'est pas du tout rassurante : les rêves agréables s'accompagnent aussi de cauchemars. Parallèlement au rêve d'une réalité utopique, nous pouvons aussi imaginer (et nous le faisons de plus en plus souvent en rapport avec les problèmes écologiques auxquels nous sommes confrontés aujourd'hui dans le monde) des réalités dystopiques.

Le rêve est clairement un vaste sujet d'étude et développe une série de significations qu'il est impossible d'approfondir ici. Disons simplement que, généralement, lorsque nous rêvons en dormant, plutôt que de créer de nouvelles images, nous réélaburons sous une forme fantastique ce que nous vivons. Nous savons tous que l'interprétation des rêves est un outil qui nous permet de mieux nous connaître et qu'il s'agit d'une activité dans laquelle nous avons besoin d'aide : ici aussi, il s'agit en fin de compte de « nommer » ce que nous percevons intérieurement. C'est le rôle de l'étude et de la pratique clinique.

Inventer

Outre nommer et imaginer, l'homme est capable d'inventer, ce qui, dans son origine latine, signifie trouver et qui, en italien, est resté dans le terme « trovata », au sens d'une idée improvisée. Et ici, nous touchons à une autre caractéristique de la créativité.

Inventer (concevoir, imaginer) fait référence à l'activité pratique ou même simplement imaginative qui consiste à donner vie à quelque chose qui n'existait pas auparavant. Dans le sens commun, cela est certainement plus lié aux objets : on invente des gadgets, des machines, des systèmes mécaniques, plutôt que de la musique ou des objets artistiques. Ce n'est pas un hasard si l'icône commune de l'inventeur est le personnage de Disney Archimède Pythagoricien. La capacité humaine à inventer des machines est aujourd'hui stupéfiante : elle nous procure un sentiment de puissance que nous ne connaissions pas auparavant.

Inventer semble être lié à un type particulier de créativité, qui ne produit pas tant du nouveau, mais qui parvient à en voir une nouvelle application. Les instruments que nous inventons traduisent en effet dans la pratique certaines découvertes physiques : sans les théories mathématiques (prouvées) de Shannon, de nombreux objets « nouveaux », que nous qualifions d'inventés et qui sont désormais d'usage courant, auraient été impossibles, et Archimède n'aurait pas pu arrêter la flotte romaine en l'incendiant s'il n'avait pas compris

une nouvelle utilisation des miroirs.⁴ En somme, l'invention, qui est clairement liée à la créativité, nous semble avoir peu de romantisme et beaucoup d'étude.

Découvrir

Ce terme fait référence à l'activité qui nous amène non pas tant à produire des choses nouvelles, mais plutôt à les mettre en lumière (les dévoiler, dans le sens où l'on lève le voile) et, ce faisant, à les faire apparaître comme nouvelles, dans le sens où elles n'ont jamais été vues auparavant.

La découverte semble être l'apanage de la science, ou plutôt d'une attitude scientifique, qui n'est pas propre aux sciences physiques, mais à toute discipline menée avec des méthodes reconnues. Même la découverte d'un ancien manuscrit peut apporter un éclairage nouveau, apporter de la nouveauté, recréer l'histoire telle qu'elle a toujours été racontée...

La logique de la découverte scientifique (c'est le titre d'un livre célèbre de Popper, 1934) est profondément liée à la recherche et à la méthode que nous utilisons. Et il est facile d'insister sur la nécessité de la recherche : c'est ce qui nous rend humains, jamais satisfaits des résultats obtenus, car « *fatti non foste a viver come bruti, ma per seguir virtute e canoscenza* » (point n'avez été faits pour vivre comme des brutes, mais pour rechercher la vertu et la connaissance).⁵

C'est un sujet très étudié, nous ne nous y attarderons donc pas. Disons simplement que, dans ce cas également, il semble y avoir peu de sentimentalisme et beaucoup de raisonnement, de méthode,

4 Pendant la deuxième guerre punique (214-212 av. J.-C.), la ville de Syracuse fut attaquée par les forces romaines dirigées par le consul Marcellus. Selon la tradition, Archimède aurait utilisé une série de miroirs en bronze polis pour réfléchir les rayons du soleil et les concentrer en un seul point sur les navires romains, provoquant leur incendie à distance.

5 Dante, *Divine Comédie*, Enfer, chant XXVI.

d'enquête sur le terrain, d'engagement continu et inlassable. Il est toutefois vrai que de nombreuses découvertes ont été faites presque par hasard, alors que l'on cherchait autre chose : Colomb cherchait les Indes et a trouvé l'Amérique sans le savoir. Il en va de même pour la pénicilline.

Innover

Il ne s'agit pas de « rénover » au sens de repeindre les murs ou de remplacer les meubles d'une pièce, mais d'introduire de nouveaux éléments qui changent progressivement l'ensemble du système. Dit ainsi, il faut reconnaître que nous vivons dans une innovation constante. Considérons comment la vie a changé avec l'avènement de l'électricité et de tous les appareils ménagers qui y sont liés, dont on n'imaginait même pas l'existence auparavant.

Parmi les termes analysés jusqu'à présent, « innover » est peut-être celui qui est le plus utilisé dans le domaine de l'éducation, notamment en raison de l'utilisation de plus en plus massive des outils numériques qui modifient inévitablement la manière d'enseigner et d'apprendre. Cependant, on parle surtout d'innovation en relation avec les processus industriels, de plus en plus robotisés et nécessitant de moins en moins de main-d'œuvre humaine. Il s'agit là d'un élément à comprendre également dans le cadre d'une réflexion sur l'éducation : on peut le percevoir comme une menace (les machines excluent l'homme) ou comme une grande opportunité (les machines nous libèrent du travail répétitif et aliénant et nous redonnent la liberté de nous consacrer à quelque chose de plus satisfaisant).

Dans les deux cas, il ne faut pas commettre l'erreur d'anthropomorphiser les machines, qui auront toujours besoin de quelqu'un pour les allumer et les diriger : elles restent des outils et le pouvoir (avec la responsabilité qui en découle) reste entre les mains de ceux qui les utilisent. Mais ce sont là d'autres problèmes. Nous tenons à souligner que l'idée et la pratique de l'innovation font également partie à juste titre de la conception actuelle de la créativité.

Se souvenir

Dernière signification, mais non des moindres, que nous pensons pouvoir associer à la créativité humaine.

À première vue, le souvenir semble être exactement le contraire de la créativité. Le souvenir semble renvoyer au passé, tandis que la créativité renvoie, comme nous l'avons vu, au nouveau. Pourtant, dans la mythologie grecque, *Mnémosyne*, la mémoire, est la mère des muses (leur père est Zeus) et les muses sont les divinités inspiratrices de tous les arts humains (d'où leur nom « olympiennes »), donc la source divine de la créativité. Pourquoi cette identification mythologique entre mémoire et créativité ?

Pour la raison que nous avons mentionnée : la créativité humaine n'est jamais une création à partir de rien (seul Dieu le fait), mais plutôt une transformation (donner une nouvelle forme). C'est le discours sur la différence entre le nouveau et la nouveauté que nous avons tenu précédemment. Disons-le autrement : dans la nature (et nous sommes dans la nature), rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme. C'est le postulat fondamental de Lavoisier, quelque chose qui a trait au monde physique, mais qui, selon nous, peut être étendu au monde spirituel. La nouveauté par rapport au souvenir ne vient pas tant du simple fait de se souvenir, mais de le lire sous un angle différent : l'expérience vécue est « revécue », mais d'une manière nouvelle. Elle est actualisée.

Dans le langage chrétien, c'est ce qui se passe chaque fois que nous célébrons la messe : nous faisons mémoire du geste de Jésus rompant le pain et, en même temps, ce geste le rend présent, nouveau.

C'est la leçon que nous offre Proust. Les événements passés (même les plus banals et non moins évocateurs) sont relus et transfigurés : ils rappellent le vécu, mais ils sont nouveaux.

D'autre part, pour juger quelque chose comme « nouveau », nous devons toujours le comparer à quelque chose qui existe déjà. Si ce n'était pas le cas, nous ne pourrions même pas le définir comme nouveau.

Si la créativité nous rend fiers et parfois décalés par rapport à ce que nous pensons faire, le souvenir nous rend humbles, nous place dans l'histoire, nous remet en ordre. Pour être créatif, il ne faut donc pas perdre le sens de l'histoire.

En résumé

La créativité se compose de nombreux éléments. Si l'idée qu'elle est une vertu et donc quelque chose que nous pouvons acquérir par la pratique est valable, il va de soi qu'en s'exerçant et en pratiquant toutes les différentes significations identifiées, cette vertu peut être acquise au moins en partie. Mais comme pour toutes choses, il faut le vouloir.

Ce que nous voulons dire, c'est qu'il ne faut pas se décourager dans ce domaine : d'une certaine manière, nous pouvons tous être créatifs. Il nous semble en effet que, contrairement à ce que l'on pense aujourd'hui, la créativité, surtout dans le domaine de l'éducation, ne doit pas être recherchée de manière spasmodique : elle viendra d'elle-même si nous sommes capables d'insister dans les domaines indiqués. Nous serons créatifs sans l'avoir cherché.

LE RÔLE DE L'ESPRIT

Nommer, inventer, découvrir, innover, se souvenir... En tant que croyants, nous nous interrogeons sur le sens de ce que nous avons dit à propos de la créativité humaine. Il nous semble en effet qu'elle est étroitement liée à la présence de l'Esprit en nous. Fondamentalement, la perspective chrétienne voit dans la créativité humaine un reflet de l'action divine, un principe spirituel attribuable à l'action de l'Esprit en chacun de nous. Inspiration, intuition, illumination, discernement sont les termes impliqués, pas toujours clairs et distincts, qui font référence à notre monde intérieur, à notre dimension spirituelle. Spirituelle parce qu'habitée par l'Esprit.

La réflexion théologique s'est interrogée sur le rôle de l'Esprit dans l'économie du Salut. Ainsi, si le Père crée le monde, le Fils le rachète, le Saint-Esprit le sanctifie. En associant la créativité humaine à l'Esprit, nous ne pouvons éviter de la rapprocher de son action de sanctification du monde. L'élan créatif que nous donne l'Esprit se révèle finalement comme un appel à la sainteté, qui n'est autre que la nouveauté de vie qui nous atteint lorsque nous embrassons la nouveauté du Christ. En effet, l'Esprit nous emmène au-delà des nouveautés pour nous faire puiser dans le nouveau, le Christ, et il le fait en nous enseignant toute chose, en nous le rappelant.

ÉDUCATEURS CRÉATIFS

Que signifie donc dire que l'éducateur d'aujourd'hui doit être créatif, dans le sens où il devrait posséder la vertu de la créativité ? La réponse la plus immédiate et la plus courante à cette question est qu'il ne devrait pas être ennuyeux, ne pas toujours raconter les mêmes choses : en somme, quelqu'un qui sache maintenir l'attention. En fin de compte, une sorte de *showman*.

Nous pensons que c'est une façon de voir les choses, même si nous ne nous sentons certainement pas appelés à endosser le costume du clown (avec tout le respect dû à cette forme d'art). Et pourtant, il est parfois nécessaire de revêtir les habits de l'acteur et du conteur. Dans tous les cas, la créativité exigée de l'éducateur n'est pas celle du « créatif » tel que nous l'entendons aujourd'hui : il n'est pas obligé d'inventer de nouvelles choses chaque jour, mais il doit certainement éviter l'ennui.

Vaincre l'ennui

L'ennui naît parce que :

- Le sujet proposé à ce moment précis n'intéresse pas.
- Il est présenté de manière terne, tiède, sans passion : il semble nous ennuyer nous-mêmes en premier lieu.

- Le niveau d'attention ne tient pas très longtemps.

Un éducateur ennuyeux est celui qui (par les sujets qu'il propose, par la manière dont il les propose, par le temps qu'il met à les proposer) ne suscite/maintient pas la curiosité/l'intérêt de ses élèves. L'ennui est donc lié à la disparition de la curiosité.

L'homme (nous l'oublions souvent) est naturellement curieux : il s'ensuit que plutôt que de susciter la curiosité, il faut réussir à la maintenir. Pour y parvenir, il faut y penser à l'avance. Il faut organiser les choses de manière à ce que l'intérêt ne faiblisse pas. S'il diminue, il faut trouver le moyen de le raviver. La majeure partie du travail de celui qui éduque (et de son succès) consiste à se préparer de manière détaillée au moment où il rencontrera ses disciples. Cela vaut également pour le prêtre qui, lorsqu'il célèbre la messe, doit prononcer une homélie. Cela vaut pour quiconque s'adresse à un public. Même un film peut être ennuyeux.

L'ennui provoqué par le sujet peut être surmonté en changeant de sujet. Ne pas toujours raconter les mêmes choses, par exemple, est facile à réaliser : chaque jour, quelle que soit la discipline enseignée, il y a une chose nouvelle à apprendre, il faut plutôt apprendre à la voir, à la faire découvrir. Pour ce faire, nous devons d'abord l'avoir vue nous-mêmes. On dira que c'est un discours qui peut avoir du sens au niveau élémentaire, mais lorsqu'il faut obligatoirement conclure l'explication d'un texte d'Horace dont on a l'original sous les yeux, il semble qu'il n'y ait pas d'échappatoire. Et il n'y en a pas, si la seule chose que nous pensons devoir faire est de reprendre le commentaire écrit en bas de page, qui accompagne le texte en petits caractères : en substance, le répéter.

Un éducateur ennuyeux est quelqu'un qui donne l'impression de répéter ce qu'il sait. Ne répétons pas : commentons sérieusement en puisant dans notre propre sac, et ce sera beaucoup plus amusant pour nous et pour eux. Cela vaut également pour un texte de l'Évangile, lu d'innombrables fois. Nous devrions être plus conscients de la beauté du verbe « expliquer », qui fait également référence au fait de déployer les voiles, d'affronter le vent et la mer. « Expliquer »,

défaire les plis des choses, les élargir, est l'une des choses les plus créatives qu'un éducateur puisse faire. Mais pour expliquer, il faut avoir vraiment compris.

L'ennui provoqué par une présentation anonyme et plate peut être résolu en modulant cette présentation. Nous pouvons changer de voix, proposer une vidéo, animer un concours, un débat, raconter une parabole, proposer des exemples, faire faire un exercice. L'important est de ne rien laisser au hasard : tout cela s'appelle l'organisation pédagogique. Dans cette organisation, tout est important, mais il reste essentiel de donner l'impression que nous sommes nous-mêmes passionnés et que nous croyons en ce que nous faisons et disons.

L'ennui résultant d'une baisse physique de l'attention est un point particulièrement délicat aujourd'hui, où la durée d'attention semble diminuer de manière accentuée et que des troubles de l'attention sont diagnostiqués.

Après un certain temps (à évaluer), nous avons tous des baisses d'attention (le signe évident est le bâillement, voire la somnolence) : il faut apprendre les techniques pour y faire face. Tout d'abord, il faut apprendre à parler de manière appropriée en fonction de l'auditoire qui se trouve devant nous. Lars von Trier a *spontanément* coupé la version italienne d'un de ses films présenté à Cannes, au motif que les Italiens ne supportent pas les films trop longs : que dire ? Il avait tout à fait raison. Et comment en est-il arrivé là ? Il connaissait son public.

Tout comme Jésus le connaissait, lui qui avait décidé de parler en paraboles faisant référence à la vie quotidienne de ses auditeurs.

COMMENT ÉDQUER À LA CRÉATIVITÉ

Nous l'avons déjà dit : la pratique des différentes significations que nous avons attribuées à la créativité est la manière de s'y éduquer. Voyons-les sous une forme très brève, exhortative, en nous référant

directement à l'action éducative. D'une manière générale, pour être (devenir) créatif, il faut rester souple.

Si nous considérons cela d'un point de vue chrétien, la créativité consiste à laisser de la place à l'Esprit, à nous laisser guider par Lui, en reconnaissant son inspiration. Ce que nous avons dit précédemment à propos de l'Esprit vaut ici aussi.

Pratiquer le souvenir. Dans l'Évangile, il est dit que « *tout scribe devenu disciple du royaume est comme un maître de maison qui tire de son trésor des choses nouvelles et des choses anciennes* » (Mt 13,52).

Une bonne pratique pour se souvenir est de tenir (à jour) un journal, non pas tant pour raconter, mais pour noter une pensée, un raisonnement, une image. C'est à partir de ce que nous sommes et avons été que nous tirons la nouvelle idée, la solution à un problème (écrivons-la, car cela servira à la préciser).

Pratiquer le fait de nommer. Ne jamais cesser d'apprendre de nouveaux mots, quel que soit le domaine dont ils proviennent. Chaque nouveau mot, et c'est une expérience intellectuelle bouleversante, nous procure une joie particulière, nous ouvre un monde. Posséder les mots (à condition que ce soit nous qui les possédions et non eux qui nous possèdent) signifie posséder la réalité, du moins celle que les hommes considèrent comme telle. Pour ce faire, il faut étudier, lire, s'informer dans les domaines les plus divers : rester curieux, quel que soit notre âge. C'est dans la pratique de nommer que réside le récit, savoir raconter un fait, lui donner des mots et du sens. De bonnes pratiques peuvent être l'utilisation habituelle des dictionnaires et passer du temps à remplir des grilles de mots croisés.

Pratiquer l'imagination. Ne pas cesser de rêver ni de fantasmer. Ce n'est pas du temps perdu, si nous ne nous sommes pas perdus dans le rêve. Il est vrai que tout le monde n'a pas une imagination fertile. Dans ce cas, qui concerne beaucoup de gens, on peut s'en remettre à l'imagination des autres exprimée dans les livres, les films... Au début, ce sera une copie, mais progressivement, nous acquerrons la capacité d'élaborer par nous-mêmes. Prenons l'exemple de la peinture. Tous

les grands artistes ont connu une phase initiale où ils copiaient : cela leur servait à apprendre les techniques et aussi à rejeter ce qu'ils faisaient pour trouver leur propre voie. L'imagination se développe en utilisant consciemment des « modèles ».

Pratiquer l'innovation. Cela signifie fondamentalement être ouvert, dans la pratique concrète, à l'expérimentation, ne pas avoir peur de ce qui est « nouveau ». Dans certains cas, le nouveau doit être recherché, dans d'autres, il doit simplement être accueilli : il n'est pas obligatoire de l'adopter. Cependant, il faut en être conscient. Cela n'est possible que lorsque nous sommes sûrs de « l'ancien », qui nous sert de comparaison.

Pratiquer la découverte. Ne jamais cesser de chercher, et pas seulement dans notre domaine spécifique : nous devons cultiver « l'émerveillement », car c'est ce qui nous rapproche du nouveau. Il faut faire un effort supplémentaire pour vaincre notre sage habitude de ne plus nous émerveiller de rien.

Pratiquer l'invention. Nous entendons par invention la capacité à résoudre les problèmes : nous nous en plaignons quotidiennement, mais c'est là que réside notre vie. Nous pouvons nous laisser submerger ou nous pouvons les considérer comme des opportunités. Il n'est pas dit que nous trouverons la bonne solution, mais au moins nous aurons essayé. Et cela suffit.

Même si certaines des significations de la créativité identifiées s'avèrent plus difficiles, elles compenseront ensemble d'éventuelles lacunes, de sorte que nous serons toujours créatifs, ne serait-ce qu'en récupérant dans notre mémoire des faits, des événements, des expériences.

LES DANGERS DE LA CRÉATIVITÉ

Après avoir analysé ses caractéristiques, essayons de faire le point sur un éventuel excès de créativité, en particulier dans le domaine de l'éducation. Une publicité insistait sur le fait que la puissance n'est rien si elle n'est pas contrôlée : elle se disperse. Cela vaut également

pour la créativité : lorsqu'elle n'est pas canalisée, disciplinée, elle ne peut que créer le chaos. Nous avons besoin du nouveau (l'objectif est de ne pas ennuyer), mais pas à chaque instant : c'est comme le sel, il faut en mettre juste ce qu'il faut. La « créativité » ne signifie pas non plus faire cavalier seul.

Agathon disait que lorsqu'un éducateur avait de nouvelles idées/méthodes, il devait d'abord en discuter avec son responsable avant de les appliquer. Donc : dans l'éducation, oui à la créativité, mais pas à tout prix.

PROFONDEUR

Une vertu requise chez l'enseignant d'aujourd'hui est la « profondeur ». À première vue, cela semble être une vertu facile à comprendre. Mais à y regarder de plus près, la « profondeur » n'est pas si simple à définir : elle a beaucoup d'acceptions et fait référence à de nombreux aspects.

En ce qui concerne la liste de La Salle, commentée par Agathon, il nous semble à première vue que la profondeur éducative peut aller de pair avec la « gravité ». Et dans cette liste, la gravité occupait la première place, ce qui doit nous inciter à la prudence. Mais peut-être qu'en exigeant de l'éducateur d'aujourd'hui de la « profondeur », on lui demande bien plus que du sérieux et une bonne préparation, qui sont en soi des caractéristiques professionnelles... Être profond relève d'une attitude habituelle (qui rend vertueux) de la personne qui s'adonne à la réflexion, à l'introspection, à l'approfondissement, mais aussi à quelque chose d'autre que nous allons essayer d'identifier. Soulignons que dans notre démarche, nous considérons toujours la « profondeur » dans le cadre des vertus éducatives, c'est-à-dire des bonnes habitudes qui peuvent être acquises par la pratique. En somme, on ne naît pas profond : on le devient, et, plus que jamais dans ce cas, on ne le devient que si on en a envie, car, d'un point de vue éducatif, on en voit la nécessité. L'éducateur ne peut se permettre de ne pas être profond.

Avant de décrire sommairement les aspects qui constituent la « profondeur », il est important de préciser qu'il s'agit d'un concept relatif au point d'observation : la profondeur doit toujours être considérée par rapport à quelque chose. Il en résulte que pour parler de « profondeur », il faut d'abord définir le point de départ, sinon ce qui est profond pour quelqu'un peut ne pas l'être pour un autre.

LE POINT DE DÉPART

C'est la surface, ce qui est plat. Cela aussi peut être relatif : disons que nous considérons la surface comme l'apparence des choses, leur manifestation. Cette apparence peut :

- Nous renvoyer à autre chose, que nous qualifierons alors de profondeur ;
- Nous faire nous arrêter sur nous-mêmes, nous empêchant de voir autre chose.

Il se passe ici la même chose que pour le « beau » : soit il est tel que nous ne pouvons rien voir d'autre, soit il parvient à suggérer une beauté supplémentaire. Cela dépend beaucoup de l'objet et beaucoup de l'œil qui le regarde.

Pour parler de profondeur, il faut admettre que cette profondeur, peut-être imperceptible au premier abord, est présente dans tout ce que nous voyons. Cette affirmation n'est pas anodine et surtout, elle ne va pas de soi : il faut accepter le fait que sous le phénomène (de la profondeur) se cache le concept de *noumène* (du grec *noúmenon*, « ce qui est pensé »), de *doxa* (du grec *dóxa*, « opinion », « croyance ») et d'*alétheia* (du grec *alétheia*, « vérité », « non-dissimulation »). Ce qui nous transporte au cœur de la réflexion métaphysique la plus classique.⁶

Il n'est donc pas facile de parler de profondeur : cela concerne quelque chose qui va au-delà de ce que nous percevons par nos sens. D'une part, il s'agit de l'espace du « spirituel », d'autre part, cela pose le problème de comprendre comment ce dernier se rapporte à ce qui ne semble pas être spirituel.

Commençons par un rapide tour d'horizon des nombreux sens que nous donnons au mot « profondeur ». Ce n'est pas inutile : cela nous aidera à définir le large spectre sémantique du terme.

6 La réflexion philosophique sur ce sujet a longtemps été débattue, avec des résultats divergents. Il s'agit essentiellement de comprendre s'il existe, au-delà du « physique », un « méta » physique.

LES NOMBREUSES PROFONDEURS

1. La profondeur physique

D'un point de vue purement physique et matériel, pour dire « profond », il suffirait d'indiquer à combien de mètres une certaine chose se trouve de la surface du sol : profondeur 50, 100 mètres. Profonde comme la fosse des Mariannes, où se trouve l'abîme Challenger, le point le plus profond de la terre. En général, « profond » d'un point de vue physique, c'est quelque chose qui se trouve en dessous. C'est pourquoi « l'être profond » est une caractéristique typique de la mer et de l'eau d'où semble avoir émergé la vie elle-même : avant de naître, ne sommes-nous pas tous immergés dans le liquide ?

Dans notre monde physique, nous rencontrons ensuite des bas et des hauts, et nous avons compris par expérience que chaque descente (le fait de descendre) est aussi une montée et que chaque montée est une descente : cela dépend du sens dans lequel on prend le chemin. Et si la montée est fatigante, la descente peut être dangereuse, car on prend facilement de la vitesse et on risque de se blesser.

Enfin, dans les objets matériels, grâce à la force de gravité, il est possible de définir le poids. L'expérience que nous faisons dans notre monde nous montre que tout poids tend naturellement vers le bas : il descend. La « lourdeur » est donc en quelque sorte liée à la profondeur : ceux qui veulent battre le record de profondeur en apnée s'attachent des poids pour descendre. Pour arriver au fond, il faut être lesté. Mais cette caractéristique de la profondeur peut, à long terme, poser problème.

2. La profondeur géométrique

Elle est liée à la représentation graphique des corps solides : c'est une propriété caractéristique des corps solides (largeur, hauteur, profondeur, les trois dimensions). C'est la profondeur qui offre la troisième dimension qui permet de définir un corps, sinon nous n'aurions que

des surfaces faites de largeur et de hauteur. La largeur seule est une ligne, tout comme la hauteur : elles deviennent solides lorsqu'elles ont de la profondeur. Pour que la surface acquière de la consistance, elle a besoin de profondeur, mais géométriquement, l'emplacement de celle-ci n'est pas définissable a priori. La profondeur arrive en troisième position, mais son emplacement dépend de la façon dont nous regardons la surface. La troisième dimension doit donc être découverte à chaque fois à partir du point de vue où nous nous situons pour évaluer la surface.

Ces propos peuvent sembler étranges, mais ils traduisent la complexité de la notion de profondeur qui, dans ce cas, est liée à la solidité. Ne dit-on pas : « C'est une personne solide » ? Et la solidité n'est-elle pas liée à la capacité d'une chose à résister aux chocs ?

3. La profondeur dans un tableau

En art, il existe également la représentation de la profondeur que nous appelons « perspective » (qui a ses propres lois géométriques) et que nous attribuons généralement à un tableau. La perspective dépend entièrement du point de vue de celui qui regarde, c'est-à-dire le nôtre. Mais ce n'est pas toujours le cas. Dans l'icône, représentation propre à l'Orient chrétien, la perspective est inversée : dans ce cas, le point de vue est attribué à Dieu.

La découverte et l'utilisation de la technique de la perspective ont constitué l'un des tournants de l'histoire de l'art, même si aujourd'hui elle n'est pas particulièrement appréciée (le cubisme l'a fait disparaître), car la représentation figurative a disparu. Mais l'idée et la perception de la profondeur d'une œuvre d'art n'ont pas disparu : elles se situent ailleurs. C'est pourquoi nous continuons à dire qu'un tableau a de la « profondeur », mais en général, nous la plaçons à l'arrière-plan d'où émerge la figure.

Ce sont là aussi des discours complexes, mais nous n'avons pas dit que « la figure, l'image, semble sortir » ? C'est là qu'intervient la réflexion sur les plans : le fond est indéfini, il sert de toile de fond.

Ce qui apparaît, c'est le premier plan, qui est tel parce qu'il y en a un second.

4. La profondeur psychologique

D'un point de vue psychologique, depuis Freud, nous avons pris conscience que notre psyché a ses propres profondeurs. La psychologie des profondeurs est l'étude du monde intérieur qui est en nous, un monde qui n'apparaît pas directement à la surface, si ce n'est par de petits signes que nous qualifions dans le pire des cas de maladie, dans les autres de tics, de *lapses*... La psychologie des profondeurs explore notre monde inconscient, qui agit en nous sans que nous en soyons conscients. Toutes les écoles psychologiques ne décrivent pas cette réalité profonde de la même manière et ne lui attribuent pas les mêmes effets sur la surface de notre vie.

Il reste toutefois un fait avéré qu'au-delà de ce qui se passe dans notre cerveau (y compris les sensations, si l'on accepte les résultats des neurosciences), il existe en nous une couche plus profonde qui n'est pas facile à comprendre, qui n'est pas facile d'accès et avec laquelle nous devons tous, plus ou moins, composer.

5. La profondeur intellectuelle

Nous l'attribuons généralement aux « personnes cultivées », lorsqu'il nous semble qu'elles parviennent à dire, grâce à leurs études, à leur sensibilité, à leur réflexion, quelque chose de nouveau, surtout en ce qui concerne les thèmes sérieux de la vie. Un scientifique, un philosophe, un poète et ceux qui se qualifient, parfois avec une certaine vanité, comme tels (aujourd'hui, en effet, ils sont tous regroupés sous le nom générique d'« expert », c'est-à-dire celui qui a le droit de donner son avis sur le sujet), devraient avoir une profondeur intellectuelle. Cela s'applique-t-il également à l'éducateur ? Certainement oui : on l'attend peut-être de lui.

La profondeur intellectuelle se compose de curiosité et de recherche, d'approfondissement sérieux, de conscience de la complexité des choses. Son contraire est la banalité, le lieu commun, l'évidence, le prévisible : nous vivons de ces choses. Ainsi, au lieu de nous taire, nous ressentons le besoin de remplir le non-vidé du silence en disant des sottises. Des banalités, justement. Avoir une profondeur intellectuelle signifie ne pas s'arrêter à ce qui a toujours été dit, à ce qui a toujours été su. Ne pas s'arrêter aux manuels.

La véritable profondeur intellectuelle est aujourd'hui une denrée rare, car l'atteindre demande du temps et des efforts : la plupart du temps, on la vend, on la recycle, on la vend comme si elle ne l'est pas. On se pare de la profondeur des autres : on joue ainsi sur une phrase, une pensée par définition « profonde » mais qui n'est pas la nôtre, que nous n'avons pas honte de présenter comme la nôtre et que nous publions sur les réseaux sociaux.

En général, dans les conversations habituelles, nous nous arrêtons à des sujets banals (le temps) et nous disons des choses banales, en les faisant peut-être passer pour des pensées « profondes » : combien de mots, de photos, de commentaires sur des recettes et des plats plus ou moins raffinés ?

Heureusement, la cuisine est aussi un art et a sa profondeur. Nous ne sommes pas convaincus que cela nous sauve.

6. La profondeur comme symbole

Sur la base de ce qui précède, l'idée de « profondeur » évoque en nous une myriade de significations : elle a une portée symbolique énorme.

Quantitativement parlant, la profondeur se trouve en bas et, de là où nous sommes, elle peut indiquer l'abîme, c'est-à-dire quelque chose dont on ne voit pas le fond et qui, en ce sens, peut faire peur. La profondeur est le symbole de l'obscurité, de l'inconnu et donc de ce qui fait peur, de ce qui est redouté... Mais dans les profondeurs peuvent

couler des veines d'or... Son contraire symbolique est ce qui se trouve en haut, bien au-delà de la surface du sol.

En général, nous donnons une signification symbolique positive à ce qui est en haut, et une signification négative à ce qui est en bas : le ciel et l'enfer. En haut, il y a le soleil, la lumière, en bas, l'obscurité.

Quoi qu'il en soit, parlons maintenant uniquement d'un point de vue matériel : pour monter haut, très haut, et pour descendre bas, toujours plus bas, nous avons besoin, même d'un point de vue pratique, d'une préparation spécifique et de moyens techniques adaptés. Dans les deux cas, il faut par exemple de l'oxygène. L'alpiniste et le spéléologue ont quelque chose en commun.

Si nous abordons la question d'un point de vue moral, cela ne change en quelque sorte rien : il faut des étapes, des situations, des occasions pour monter ou descendre dans la vie. Et dans les deux cas, il s'agit d'un parcours de découverte.

Se pose alors la question non négligeable de savoir pourquoi il vaut mieux descendre (on dit à l'éducateur qu'il a besoin de profondeur) plutôt que monter (on pourrait dire ici qu'il a besoin de transcendance).

Peut-être s'agit-il seulement d'une question de goût, ou peut-être que descendre en profondeur et monter en hauteur sont finalement, sur le plan symbolique, la même chose : ils indiquent le fait d'aller au-delà de l'apparence de soi-même.

Le profond et le haut sont symboliquement situés dans la verticalité de la vie qui, sinon, serait plate.

Ce qui est certain, c'est que dans les deux cas, peu de gens s'engagent vers le profond ou vers le haut.

La plupart d'entre nous restons à la surface, dans la largeur, si possible plate, qui ne présente pas d'obstacles et ne nécessite pas d'efforts de préparation, ni de s'aventurer dans des situations potentiellement dangereuses.

Mais les choses plates ne sont pas toujours les plus intéressantes. Aller en profondeur demande d'accepter certains risques.

En résumé

Le concept de « profondeur » a une énorme force symbolique.

Il existe différentes façons de comprendre la profondeur, mais celles que nous avons brièvement décrites (des physiques aux intellectuelles) ne suffisent pas à elles seules à saisir pleinement le sens que nous voulons donner à la profondeur éducative exigée aujourd'hui de l'enseignant.

C'est pourquoi nous nous attardons encore un peu pour explorer un autre aspect de la profondeur. Le contraire de « profond » dans le langage courant est « superficiel ». Mais le superficiel n'est pas encore le ciel (qui est là-haut) : c'est la terre du milieu, celle où nous, les *Hobbits*, vivons généralement.

LA SUPERFICIALITÉ

En définissant le point de départ, nous l'avons identifié dans la surface, dans l'apparence des choses.

Rester à la surface est la condition normale de la vie humaine : nous sommes sur terre, nous profitons de sa beauté et nous en tirons nos moyens de subsistance. Aujourd'hui, nous avons pris conscience que notre présence à la surface n'a pas toujours été adéquate et respectueuse : nous apprenons à nous soucier de maintenir cette surface en ordre. Notre survie en dépend.

Le terme « superficiel » a quant à lui une connotation fortement négative. On qualifie de « superficiel » une personne frivole, peu sérieuse, qui n'aborde pas les choses comme elles devraient l'être, en leur accordant le poids qu'elles méritent (remarquez comment les mots reviennent). Une personne superficielle n'est pas fiable, elle n'est ancrée à rien, elle se laisse balloter par les vagues, car elle manque de

convictions propres qui devraient la maintenir stable. Est superficiel celui qui s'arrête et se contente de l'apparence des choses, qui ne parvient pas à voir plus loin que le bout de son nez.

Être qualifié de « superficiel » n'est donc pas un compliment : cela signifie que nous sommes inconsistants.

Nous ne pensons pas faire de tort à quelqu'un en affirmant que le monde social d'aujourd'hui est généralement « superficiel », car il semble se soucier davantage de la forme que du fond. Il est facile de donner des milliers d'exemples à ce sujet : souvent, nous parlons sans vraiment savoir, nous nous fions à la première impression, nous réagissons « avec nos tripes ». Souvent, nous nous soucions davantage de l'image que nous renvoyons que du fond. Souvent, nous évitons l'effort d'approfondir, d'en savoir plus. Mais en jugeant hâtivement, nous tombons dans le même défaut que nous stigmatisons.

Tout ce qui apparaît n'est pas superficiel : derrière les apparences se cache souvent le travail de nombreuses personnes. Il s'agit d'une apparence recherchée, voulue, parfois à des fins commerciales, mais qui nécessite une bonne dose de profondeur. Dans ce cas, nous pouvons également dire que la forme produite, ce qui apparaît, manifeste le fond.

Il en va de même pour les opinions personnelles : elles ne sont pas la vérité absolue et, si elles sont exprimées correctement, elles ne prétendent pas l'être, mais certaines s'en rapprochent davantage, ont plus de poids, sont mieux réfléchies. Il n'est donc pas vrai que les gens ne savent pas être sérieux et profonds, mais peut-être, plus simplement, souhaitent-ils éviter la lourdeur que cela semble impliquer.

La légèreté

Ainsi, on peut parfois confondre la superficialité avec la légèreté. La légèreté et la superficialité sont apparentées, mais elles ne sont pas sœurs de sang, même s'il est vrai qu'un corps léger ne coule pas.

Être léger est souvent un résultat, être superficiel plutôt une manière grossière d'être, qui n'a pas eu l'occasion d'évoluer : on ne lui a pas appris à aller plus loin. Léger signifie « de faible poids », mais ici, nous l'entendons comme une manière de rester à la surface : cela dépend de notre constitution (pour certains, c'est naturel, ils sont minces et savent se déplacer avec agilité), mais c'est souvent le fruit d'un entraînement. Il s'agit d'apprendre à gérer notre centre de gravité (il est essentiel de comprendre où il se trouve) lorsque nous nous déplaçons sur une surface qui n'est pas nécessairement plane. Dans certains cas, cette gestion peut conduire à des mouvements exactement contraires à ceux qui nous viendraient spontanément. Pour amortir une chute, par exemple, il n'est peut-être pas bon de la freiner, mais plutôt de l'accompagner, peut-être en roulant.

La légèreté est donc un résultat, un comportement appris, voire un style. D'une certaine manière, pour être vraiment léger, il faut être profond. C'est parce qu'on est allé au fond des choses qu'on peut les prendre à la légère : leur donner le poids qu'elles méritent. En ce qui concerne les faits humains, on peut dire autrement : il faut se connaître soi-même. Nous arrivons ainsi à une première définition du type de profondeur que nous recherchons : un éducateur profond est celui qui se connaît lui-même et qui, grâce à cette connaissance de soi, entre en harmonie avec les autres. Mais cela n'implique pas nécessairement qu'il ne puisse pas être léger.

CONNAIS-TOI TOI-MÊME

Le titre de ce paragraphe est l'une de ces phrases abyssales qui font partie de notre culture, du moins occidentale. La phrase est trop connue pour que l'on puisse la commenter de manière adéquate. Disons simplement qu'elle indique une condition de vie que l'homme (pas tant l'individu, mais l'espèce) a toujours eue à l'esprit et qui l'a poussé à chercher, à étudier, à essayer de comprendre. C'est la phrase qui fonde la réflexion et la recherche religieuse, philosophique, scientifique, tout le savoir, compris comme l'activité qui rend l'homme véritablement homme, distinct de tous les autres êtres vivants.

C'est la connaissance de nous-mêmes, de notre monde intérieur et de ce qui le traverse, de ce qui nous anime vraiment et de nos contradictions, de nos obstacles, de nos qualités, de nos péchés, qui nous rend profonds, qui nous fait aller au-delà de la surface des choses. Se connaître soi-même est une tâche qui n'est jamais pleinement accomplie, car nous restons un mystère pour nous-mêmes, quelle que soit la longueur de notre vie. Le fruit de la connaissance de soi est la profondeur que nous pouvons dans ce cas qualifier d'humilité. Et c'est peut-être là la valeur spécifique de l'homme profond, qui ne signifie pas « parfait », mais plutôt conscient de ses limites et de ses possibilités. La profondeur que l'on atteint est celle de la vérité sur soi-même et lorsque nous en prenons conscience, nous réalisons que nous ne sommes que peu de chose, de la poussière, de la balle que le vent disperse.

Ainsi, par exemple, une personne profonde est une personne qui, lorsqu'elle parle, donne l'impression d'avoir réfléchi à ce qu'elle dit et qui parvient à le dire de la manière la plus simple (légère) possible, sans avoir à l'imposer. Elle affirme, mais ne s'affirme pas. La personne profonde parle généralement peu, car ce qu'elle dit est pesé, presque toujours à l'aune de sa propre expérience.

Comment arriver à se connaître ?

Bonne question. En résumé, il semble y avoir deux voies :

- De l'extérieur ;
- De l'intérieur.

La première voie consiste à réussir à sortir de soi-même et à s'observer : ce n'est pas facile et, en général, c'est une voie qui repose sur le jugement des autres, car elle touche à des aspects que nous ne voyons pas. Il est donc essentiel de choisir quelqu'un qui nous regarde avec un œil miséricordieux, en partant du principe que nous commettons tous des erreurs. Pour nous observer de l'extérieur, nous pouvons utiliser quelque chose ou quelqu'un qui nous serve de miroir, en sachant que l'image que nous obtenons est néanmoins réfractée (inversée) par rapport à l'original. Car c'est ce que fait le miroir. Pour le dire dans

un langage différent et certainement plus complexe, le miroir nous donne l'image, mais pas encore la ressemblance.

C'est fondamentalement la voie de l'éducation qui nous est enseignée, l'éducation que nous recevons lorsque nous sommes jeunes, mais aussi tout au long de notre vie, chaque fois que nous sommes confrontés aux autres. C'est la vérité sur nous-mêmes qui nous vient de l'extérieur.

La deuxième voie, celle qui part de l'intérieur, implique l'observation de son propre monde intérieur qui est en soi une réalité extrêmement complexe, parfois cachée, mais qui est porteuse de vérité mystérieuse, comme le rappelle saint Augustin. C'est la voie de la conscience de soi, de l'autoformation, une voie que nous seuls pouvons parcourir, même si quelqu'un nous accompagne. Il nous accompagne, mais ne nous reflète pas, ne nous sert pas de miroir : il se place plutôt devant le miroir avec nous. C'est ce que fait le thérapeute, mais dans la perspective qui nous anime, c'est le Christ qui le fait avec l'aide de l'Esprit. Mais nous reviendrons sur ce point dans un instant.

Dans les deux cas (ce sont des parcours), il faut être conscient qu'il faut :

1. *Un choix de la volonté*, surtout pour la deuxième voie indiquée. C'est un parcours que nous seuls pouvons faire et qui est impossible si nous ne décidons pas de l'entreprendre. Ce choix doit naturellement être renouvelé de temps en temps.
2. *Être prêt à se mettre en jeu*, ce qui signifie accepter de se découvrir différent de ce que l'on pensait être et ne pas se laisser submerger par cela. Se connaître vraiment, d'un côté, nous déstructure (et cela est douloureux), de l'autre, cela nous restructure (et cela est exaltant). Accepter le premier et miser sur le second.
3. *Le temps*, se connaître ne se fait pas en une minute. Une vie entière ne suffit pas. Il faut donc beaucoup de patience avec les autres (qui semblent ne pas nous comprendre) et avec nous-mêmes (qui en faisons plus que nécessaire). Il ne sert à rien de

s'énervé : il faut plutôt rester calme, ce qui n'est pas synonyme d'immobilisme, mais plutôt de marcher à notre rythme sans s'arrêter. Une bonne dose d'autodérision ne fait pas de mal : ceux qui ne parviennent pas à rire d'eux-mêmes (c'est là que réside la légèreté) ne seront jamais vraiment profonds, même s'ils seront certainement lourds.

UN PAS DE PLUS

Nous disions que, dans la perspective chrétienne, celui qui nous accompagne dans la connaissance de nous-mêmes est le Christ, et ici, il faut faire un effort de compréhension supplémentaire, voire abyssal. Nous entrons dans le domaine de la mystique chrétienne.

Nous ne nous connaissons vraiment qu'en Christ : en Lui, nous savons à quel point nous sommes aimés, désirés, recherchés, malgré les apparences, et peut-être à partir des apparences. Dans l'histoire de sainte Thérèse d'Avila, il y a une indication mystérieuse (*Connais-toi en moi*)⁷ qui ouvre une fenêtre sur tout cela. Il faut se comprendre, mais ce n'est pas facile : la pratique chrétienne traditionnelle, juste en soi, nous fait obstacle.

Le Christ est, et nous a été proposé comme modèle, et un modèle s'imité, on cherche à l'égaliser, à le répéter, à l'interpréter selon les capacités de chacun : c'est la voie qui est proposée à tous, probablement parce que c'est la plus immédiate et la plus facile. Même un peintre, avant de trouver son style, copie. Mais la copie, même très bien faite, n'est pas l'original. C'est la voie extérieure, celle qui joue sur l'éducation hétéronome. Personne ne pourra cependant jamais dire, par rapport au Christ, qu'il l'a égalé : il est un modèle *sui generis*. Il nous dit d'apprendre de lui, mais pas d'être comme lui : il est la vigne, nous sommes les sarments, il est le Fils, nous sommes tous frères, il est le Maître, nous sommes les disciples.

7 Cf. J. Manuel Morilla Delgado, *Conosciti in me. Itinerario mistico esperienziale in Teresa d'Avila*, San Paolo 2010, p. 14, note 8.

Essayons de le dire ainsi, même si c'est peut-être encore plus compliqué : Jésus n'est pas un modèle qui se trouve au bout du parcours (devenir comme Lui), mais au début (nous sommes depuis toujours comme Lui). Malheureusement, nous l'avons oublié. La conséquence la plus dramatique du péché d'Adam est l'oubli de notre origine : nous sommes tous touchés, c'est notre lot à tous. Ainsi, nous ne parviendrons jamais à être comme Lui, car nous ne pouvons pas l'être (Il est Dieu, nous non), mais nous lui ressemblons dès le départ, même si nous n'en sommes pas conscients pour le moment. Nous pouvons nous reconnaître en Lui car Il était notre visage. C'est ce que nous dit son incarnation : elle nous rappelle qui nous sommes, même dans les situations les plus diverses et les plus tragiques de la vie. C'est pourquoi le voir, et le voir sur la croix, nous ramène à nous-mêmes (si tu savais qui te demande à boire – j'ai soif). Le Christ a le pouvoir de nous ramener à nous-mêmes, au-delà de nous-mêmes et de la banalité de ce qui apparaît dans notre vie, même si c'est le mal qui nous crucifie avec Lui.

Se connaître, c'est se reconnaître en Lui, retrouver notre vérité perdue et oubliée. C'est là que réside la profondeur abyssale du chrétien et de chaque homme. Reconnaître notre valeur absolue, non pas parce qu'il n'y a que nous, mais plutôt parce que nous ne pouvons être que nous et personne d'autre. La valeur absolue de cinq est cinq, la valeur absolue d'Antonio est Antonio : la responsabilité d'Antonio est Antonio.

Si cela se produit, nous nous retrouvons, nous redevenons nous-mêmes, uniques et irremplaçables. Se retrouver, se reconnaître : une activité d'autant plus nécessaire aujourd'hui en raison de la fragmentation dans laquelle nous vivons. Un chemin donc pas facile du tout, car il ne permet pas de distractions, il demande le recueillement, il exige le silence. Un chemin cependant tracé depuis toujours, mais qui reste à parcourir.

LA PROFONDEUR DE L'ÉDUCATEUR EST SPIRITUELLE

Il découle de ce qui vient d'être dit que la profondeur est directement liée à la spiritualité.

Profondeur et spiritualité sont sœurs, voire les deux faces d'une même médaille. En tant que laïcs, nous qualifions de profond ce que nous appelons spirituel en tant que chrétiens.

Ainsi, lorsque nous exigeons aujourd'hui que l'éducateur soit profond, nous lui demandons d'être spirituel. Et la spiritualité n'est pas seulement la conscience de la profondeur dans tous les sens que nous avons décrits : c'est reconnaître, grâce à l'Esprit, la présence du Christ en nous et dans les choses que nous faisons et vivons. Cette reconnaissance, *dans la tradition lasallienne*, s'appelle « l'esprit de foi ». Le posséder signifie être profond, le transmettre signifie rendre profond, aller au-delà de l'apparence habituelle.

La profondeur spirituelle s'acquiert par la prière, mot politiquement incorrect aujourd'hui. Mais la vraie prière est dialogue, rencontre, confrontation avec ce Christ qui nous demande de nous reconnaître en Lui. La prière nous rend conscients de nous-mêmes, elle nous oblige à nous connaître aussi dans les désirs parfois inavoués que nous avons. Aujourd'hui, nous sommes ternes, banals, nous n'avons pas de profondeur, parce que nous ne prions plus, nous ne nous accordons plus le temps de le faire : nous vivons la surface plate de la vie où il est facile de courir, et rien d'autre ne nous intéresse. Dit ainsi, nous le reconnaissons avec ironie, cela ressemble à un discours moralisateur, pas du tout profond : il n'en reste pas moins la nécessité de prier si nous recherchons réellement la profondeur.

LES RÉSULTATS DU POINT DE VUE ÉDUCATIF...

Essayons de les énumérer sommairement, sans ordre précis.

1. *Gain de poids/Autorité* : la profondeur donne du poids aux choses que nous faisons et disons : cela nous met progressivement en position d'autorité. Il faut certainement éviter le risque de lourdeur, qui réside dans le fait d'être autoritaire sur des choses insignifiantes. Il faut apprendre à donner le juste poids aux événements. Ce résultat est aujourd'hui très important, car

nos disciples vivent entourés de fausses vérités et de demi-vérités qui ne sont pas toujours faciles à reconnaître.

2. *Résilience* : c'est presque une conséquence d'être allé en profondeur en nous-mêmes. L'éducateur profond est solide : il a des racines bien ancrées, il sait affronter le vent du moment et ne se laisse pas submerger. Il offre ainsi un point de référence sûr à ceux qui l'entourent.
3. *Maîtrise de soi/Sérénité* : l'éducateur profond sait se contrôler et agit avec sérénité. Lorsqu'il parle et/ou agit, il le fait de manière claire et réfléchie, conscient des problèmes à affronter. Pour marcher sur la corde raide (c'est le cas de l'éducation), il est toujours utile d'avoir une perche d'équilibre qui nous permet de régler le poids. La profondeur permet des relations correctes, qui font grandir.
4. *Sagesse/Bon sens et raison* : l'éducateur qui a su aller en profondeur apparaît et est une figure de référence, qui sait offrir le soutien adéquat, le conseil approprié, raisonnable, de bon sens, une attitude nécessaire aujourd'hui dans le bouleversement général dans lequel nous vivons.
5. *Patience* : le chemin parcouru pour se connaître conduit l'éducateur à faire preuve de patience envers les autres et envers lui-même, car il lui fait prendre conscience du temps nécessaire pour atteindre son objectif. La patience est aujourd'hui une vertu rare, car l'attente est considérée comme une perte de temps.
6. *Justice/Miséricorde* : l'éducateur qui a atteint une profondeur de pensée a un jugement plus sûr et plus réfléchi. En même temps, il peut exercer avec plus de justesse la miséricorde qui, comme le dit Jacques, l'emporte toujours dans le jugement.

Il n'y a pas de profondeur éducative lorsque...

- a. Nous sommes légers et sans substance : nous semblons ne pas prendre les choses au sérieux, sans leur accorder le poids qui

leur revient, qui doit être évalué par ceux qui le portent, et non par notre jugement.

- b. Nous sommes traversés par des passions incontrôlées : nous finissons donc par être distants, imprévisibles, peut-être même capricieux, et nous ne permettons pas aux autres de trouver en nous des repères stables.
- c. Nous sommes précipités dans nos jugements : nous réagissons, nous ne réfléchissons pas. C'est ce qu'on appelle se laisser guider par ses tripes, ce qui conduit à parler à tort et à travers.
- d. Nous agissons de manière précipitée : c'est la conséquence directe de l'attitude précédente, la profondeur exigeant de la prudence.
- e. Nous parlons volontiers de choses futiles et ne saisissons pas l'essentiel : par simple envie de plaire, d'être acceptés, de paraître sympathiques, alors que notre rôle devrait être autre.
- f. Nous oublions que nous et eux avons une dimension spirituelle qui doit être cultivée.

La profondeur éducative exige finalement des personnes solides, qui, avant de se proposer, ont su faire le point sur elles-mêmes. Nous pensons que nous avons tous beaucoup de travail à faire dans ce domaine.

VISIONNAIRE

« Visionnaire » est un terme à la mode aujourd'hui : il est utilisé pour définir des personnalités qui sont devenues particulièrement riches et célèbres, souvent grâce à *la nouvelle économie* liée au monde de l'innovation numérique. Dans certains cas, le visionnaire semble frôler la mégalomanie.

C'est pourquoi affirmer, comme le fait la *Déclaration sur la mission éducative lasallienne*, qu'un éducateur doit aujourd'hui être visionnaire peut susciter une certaine perplexité, mais cela signifie en même temps reconnaître son rôle d'agent du changement et de l'innovation. Ce qui, dans le contexte actuel, est une fonction particulièrement importante. Il reste toutefois difficile de considérer tout cela comme une « vertu », c'est-à-dire un bon comportement acquis par la pratique. Il faut donc y réfléchir attentivement.

LE CHANGEMENT

C'est le grand problème d'aujourd'hui. La réalité vit des changements constants. Certains sont soudains et nous les remarquons, d'autres sont plus lents et nous les remarquons moins. Dans une société essentiellement agricole, les changements étaient très lents ; dans notre société, grâce notamment à l'avènement de nouvelles machines et technologies, ils sont très rapides. Il y a des changements cycliques (les saisons, le jour et la nuit) et il y a des changements qui s'inscrivent sur une ligne temporelle rectiligne. C'est précisément la rapidité du changement actuel, qui est de ce second type, qui nous pose problème : nous n'y sommes pas habitués, il semble accélérer la vie, déplaçant continuellement les points de référence jusqu'à nous faire perdre le cap.

Tout cela touche bien sûr le monde de l'éducation qui, d'une part, est de plus en plus sollicité pour accompagner le changement, mais qui, d'autre part, semble avancer à la vitesse des anciens trains à vapeur, voire des charrettes tirées par des bœufs.

Il est certain que la réalité — quelle que soit la manière dont nous voulons la considérer (sur le plan personnel, social, éducatif, environnemental,

atomique, astronomique...) — change : elle ne peut pas faire autrement. À tel point que nous pouvons dire que lorsque quelque chose s'arrête, non seulement elle reste immobile, mais elle meurt et se décompose. On dit souvent que « celui qui s'arrête est perdu ». Tout cela pour dire qu'il ne faut pas avoir peur du changement : il peut être gênant, mais c'est ainsi que vont les choses dans le monde. Il est toutefois vrai que, dans le même temps (et cela semble contradictoire), la sagesse populaire dit qu'il faut être capable de saisir l'instant présent, c'est-à-dire de vivre pleinement le présent, car ni le passé ni l'avenir ne nous appartiennent. Mais le présent peut être pénible.

Toutes ces réflexions ont trait à la manière dont nous vivons le temps. Nous le distinguons entre passé, présent et futur et aujourd'hui, grâce à la prolifération rapide et massive des outils informatiques, l'accent est mis sur le futur, que l'on prophétise facilement comme forcément différent et meilleur.

Quelle est la part d'idéologie dans tout cela ? Qui soutient cette pensée dominante selon laquelle il faut nécessairement se tourner vers l'avenir ? Comment pouvons-nous être sûrs que l'avenir sera meilleur ? Qui nous pousse à le croire ? L'avenir, oui, mais attention : n'est-ce pas un hasard si l'un des nouveaux termes en vogue est « dystopie » ? En somme, il n'est pas dit que le monde à venir sera plus heureux que celui dans lequel nous vivons actuellement.

Si le changement est donc un fait inscrit dans la réalité, le porter à un niveau idéologique, comme cela semble être le cas aujourd'hui (tout le monde en parle comme d'une pensée de poids qui justifie tout, alors qu'il s'agit en fait d'une banalité), peut s'avérer problématique : cela revient en effet à sanctifier, sans aucun processus de béatification, le nouveau pour le simple fait qu'il est nouveau. La question se complique.

Disons que face au changement, nous pouvons essayer de le contrer (le nouveau nous effraie, l'ancien est meilleur), mais d'après ce qui nous venons de dire, cela est voué à l'échec. Les choses changeront de toute façon. Ou bien nous pouvons essayer de les orienter : c'est à cela que le fait d'avoir une vision devrait servir.

POUR CLARIFIER LES TERMES

En italien, le terme « vision » a une connotation principalement négative. Un visionnaire est quelqu'un qui a des « visions » et, en tant que tel, il se rapproche d'une part du mystique, d'autre part de toutes les nuances oniriques, donc du rêveur à l'halluciné. Dans tous les cas, un visionnaire est quelqu'un qui a un peu perdu le contact avec le monde réel.

Avec ce spectre sémantique, il est difficile de considérer la vision comme une vertu éducative. À première vue, le terme ne nous enthousiasme donc pas.

Pour mieux comprendre, nous devons nous référer à l'anglais, où le terme a un sens beaucoup plus positif, mais aussi, nous semble-t-il, des aspects ambigus. « Avoir une *vision* » signifie dans ce cas être capable de « voir », c'est-à-dire « prévoir ». La *vision* a trait à l'avenir et au changement. Concrètement, il s'agit de parvenir à se faire une image mentale ou une idée de ce qui pourrait se passer dans le futur. Mais cette « vision » n'apparaît pas toujours clairement, soit parce que son élaboration conserve des caractéristiques quelque peu ésotériques, soit parce que le domaine sur lequel elle devrait insister n'est pas immédiatement compréhensible. Essayons de comprendre.

Voici les mots d'un visionnaire de notre époque, universellement reconnu comme tel...

« Votre temps est limité, alors ne le gaspillez pas à vivre la vie de quelqu'un d'autre. Ne vous laissez pas piéger par les dogmes, qui vous poussent à vivre selon la pensée des autres. Ne laissez pas le bruit des opinions des autres étouffer votre voix intérieure. Et, plus important encore, ayez le courage de suivre votre cœur et votre intuition. D'une manière ou d'une autre, ils savent ce que vous voulez vraiment devenir. Tout le reste est secondaire. Soyez affamés. Soyez fous ». (Steve Jobs)

La référence à la *vision* ici est liée au développement du potentiel de l'individu en rapport avec ces termes : écouter sa voix intérieure,

suivre son cœur et son intuition. Ce sont toutes des choses qui nous touchent dans nos sentiments, mais qui sont très difficiles à définir : elles essaient toutes en quelque sorte de dire que, si vous voulez vous réaliser, vous devez aller au-delà de la pure rationalité pour accéder à la profondeur de vous-même ; c'est cela qui, en fin de compte, devrait produire la vision qui, à son tour, produira en nous l'enthousiasme nécessaire pour faire les choses. Nous le répétons : ici, l'invitation à avoir une vision est centrée sur soi-même. Ce qui, à nos yeux, présente quelques difficultés.

Pourquoi cette *vision* profonde, qui ne semble pas devoir être dictée par la rationalité, est-elle si importante et particulièrement exaltée aujourd'hui, considérée comme nécessaire d'une certaine manière ?

Parce qu'on la considère comme fondamentalement créative et donc plus vraie, alors que penser à l'avenir en essayant de l'anticiper peut dépendre de nombreux préjugés que nous portons en nous. Dans cette perspective, « avoir une vision » est considéré (et vendu) comme un élément essentiel pour motiver profondément notre vie : grâce à elle, celle-ci sera unifiée, centrée, focalisée. En somme, heureuse. Insister sur le fait d'avoir une vision nous semble être la réponse laïque et tout à fait humaine à la soif de sens que nous portons en nous. On insiste sur la *vision* parce que nous ne savons plus ce qu'est la *mission*. En d'autres termes, nous ne savons plus ce que nous faisons dans le monde.

Même si cette recherche personnelle a des aspects positifs, d'un point de vue chrétien, nous avons déjà une réponse relative à notre présence dans le monde, nous devons seulement apprendre à la faire nôtre en la transformant en vision. En tant que chrétiens, nous savons que nous sommes là pour aimer, que notre cœur inquiet nous conduit à Dieu, que notre destin est le Royaume. Il nous faut peut-être toute une vie pour le comprendre, mais ce n'est pas seulement le fruit du travail que nous pouvons faire sur nous-mêmes. Reconnaissons-le, cela nous pose quelques problèmes avec l'idée de visionnaire répandue aujourd'hui qui insiste beaucoup sur le perfectionnement personnel individuel (avoir une vision gagnante de soi-même). Comment réagir face à de telles affirmations (plus fréquentes qu'il n'y paraît)...

Quelle vision as-tu de toi-même au fond de ton cœur ? Pose-toi la question et n'aie pas peur de faire les démarches nécessaires pour aller dans cette direction, car c'est ta vie qui t'appelle... ne la fais pas attendre plus longtemps.

Dans cette phrase, tout est indéfini... Au final, c'est une attitude qui n'a pas de véritable contenu. C'est une chose d'aller là où notre cœur nous mène (en supposant que notre cœur soit totalement libre et éclairé), c'en est une autre de savoir où notre cœur nous mène. Si nous avons déjà défini pourquoi nous sommes là (la *mission*), le point d'arrivée devrait être clair : mais la *vision* n'est pas toujours présentée comme dépendant clairement de notre être. Elle est plutôt présentée comme une entité à part entière.

En réalité, il existe des façons très différentes d'envisager le voyage de la vie. Dans le premier cas (*Va où ton cœur te porte*), on se laisse aller, dans le second, on s'oriente consciemment vers un but précis. Dans le premier cas, il faut peut-être un peu de folie, dans le second, on est beaucoup plus terre à terre : on rêve, mais à partir de la réalité concrète dans laquelle on se trouve, avec l'intention de la changer, peut-être en faisant la révolution.

L'histoire nous offre de nombreux exemples de *vision*. La révolution prolétarienne de type marxiste avait pour caractéristique d'être une « vision » qui voulait rester les pieds sur terre. Une révolution, oui, mais à partir de données objectives, de structures de pouvoir à renverser.

Et nous pouvons également qualifier de « visionnaire » tout le mouvement (le Risorgimento italien) qui, en cinquante ans environ, a conduit à l'unification de l'Italie. Dans les deux cas, les hommes ont rêvé d'un monde différent et ont œuvré pour le réaliser. Dans un certain sens, toutes les grandes narrations qui ont précédé notre ère postmoderne, déjà en déclin pour beaucoup, ont été « visionnaires », car si ce qui précède est vrai, nous sommes en train de construire une nouvelle narration visionnaire : celle que nous appelons 'métavers'.

En italien, « avoir une vision » pourrait être traduit par le terme « *lungimiranza* », la capacité de voir loin. Mais cela ne rend pas tout

le sens que « vision » a en anglais, où elle semble conserver une dimension romantique/émotionnelle/fascinante qui n'a rien de banal.

La *lungimiranza* relève de la prudence, et peut-être du calcul, tandis que la vision relève de la possibilité, de quelque chose qui n'existe pas encore, mais qui pourrait exister. Avoir une *vision* semble dans ce cas être avant tout une qualité que devraient posséder les *leaders*, et qui a été appliquée au fil du temps à de multiples contextes. En effet, l'idée de *leader* met en jeu le groupe, l'entreprise, la société tout entière, ce qui change la perspective sur le fait d'avoir une vision : celle-ci devrait servir à entraîner, galvaniser, impliquer les autres.

L'existence d'une structure (de quelque type que ce soit) s'appuie et se concrétise dans la « *vision* » commune qui la sous-tend, qui est peut-être née dans l'esprit d'une seule personne, mais qui, au fil du temps, est devenue le patrimoine de nombreuses personnes. Ainsi, inévitablement, il ne suffit pas au visionnaire d'avoir un rêve : il doit en faire le rêve des autres.

Et c'est là l'une des principales difficultés liées à l'idée de *vision* comme réalisation personnelle : celle-ci ne concerne que moi et ne peut compter que sur moi. Une *vision* qui rassemble plusieurs personnes est différente : c'est surtout ce deuxième type de vision qui induit un changement réel. Et c'est cette *vision* de nature éducative à laquelle il faut se référer et qui nous intéresse le plus.

Dans le langage courant, cependant, on parle de *vision* à la fois par rapport à l'individu et par rapport à un groupe structuré : les deux choses se superposent, ce qui ne facilite pas la précision.

Il convient donc de mieux préciser les différents aspects, notamment en ce qui concerne les groupes. Nous pouvons en effet distinguer (de manière générale) au sein de toute activité menée en commun (et l'éducation en est une) :

- *Mission*
- *Vision*

- Valeurs
- Objectifs

Dans le cas d'un travail en groupe, il va sans dire que tous ces aspects doivent être partagés en profondeur.

MISSION, VISION, VALEURS, OBJECTIFS

La mission indique la raison profonde et ultime pour laquelle on est ce que l'on est et on fait ce que l'on fait.

La question qui la concerne est la suivante : « Pourquoi existons-nous ? Pourquoi sommes-nous ici ? ». *La mission* a donc un fort pouvoir de motivation, mais elle se présente de manière assez idéale. Sa force dépend de la mesure dans laquelle nous nous sentons concernés par cet idéal : parfois, l'objectif, plutôt que d'être choisi de manière autonome, peut être imposé par les circonstances.

La vision, et c'est là son importance, marque le passage de la *mission*, entendue comme finalité, à sa réalisation. Concrètement, la « vision » concerne l'avenir et la capacité de l'imaginer, mais aussi la définition des étapes à franchir pour y parvenir. Elle est imprégnée d'un espoir qui n'est toutefois pas seulement un désir : elle cherche les étapes pour se réaliser. Elle se compose donc de deux choses :

- Une certaine projection de nous-mêmes dans l'avenir ;
- Les étapes concrètes à franchir pour le rendre possible.

Sa question est « que devons-nous devenir pour pouvoir réaliser la mission ? ». En d'autres termes : « Sommes-nous prêts à entreprendre un parcours qui nous mènera au résultat que nous avons imaginé comme possible ? ». Attention : la question porte avant tout sur l'être, avant l'action. Elle exige des adaptations de notre part, un changement de perspective.

Les valeurs font référence au cadre éthique dans lequel nous entendons évoluer.

Dans ce cas, la question est : « Quelles sont les valeurs qui guident nos actions ? Comment dois-je me comporter dès aujourd'hui pour donner corps à cette vision ? ».

Si l'on parvient à être clair sur les valeurs, sur ce qui est important pour nous, cette perspective permet d'aller au-delà de la description de poste, du règlement écrit. Lorsque des questions se posent, elles sont abordées de la meilleure façon possible et partagées presque instinctivement : en somme, sans se mettre d'accord au préalable, car la réponse de l'individu est d'emblée acceptée par les autres.

Enfin, *les objectifs* sont ce que nous attendons de nos actions motivées, ce qui fera la différence. Il est évident que les objectifs attendus doivent être précisés afin de pouvoir être évalués à la fin.

La question dans ce cas est la suivante : qu'est-ce qui nous indiquera que nous avons atteint notre objectif ?

LA VISION

Comme nous l'avons vu, la *vision* s'inscrit dans un processus plus large et en représente un élément spécifique. La considérer isolément, comme c'est souvent le cas aujourd'hui, en modifie le sens.

Examinons-la donc plus en détail. Nous l'avons déjà distinguée en deux aspects.

A. La vision comme image de nous-mêmes dans le futur

En ce qui concerne le premier aspect (l'image de nous-mêmes dans le futur), la « vision » n'est pas nécessairement une vision structurée du monde, mais une sorte de perception émotionnelle/intérieure, formulée en mots, peut-être de manière rhétorique, sur « ce que nous devrions être pour »...

L'un des auteurs les plus connus dans le domaine de la motivation (Stephen Covey) définit ainsi la *vision* : « La vision, c'est voir avec les yeux de l'esprit ce qu'il est possible de réaliser chez les personnes, dans les projets, dans les causes et dans les entreprises. La vision est le résultat de la synthèse opérée par notre esprit entre le besoin et la possibilité. Lorsque les personnes n'ont pas de vision, lorsqu'elles négligent le développement de la capacité créative de leur esprit, elles tombent dans le piège de la tendance humaine à la victimisation ».

Essayons de mieux comprendre pourquoi il s'agit d'une définition complexe composée d'éléments hétérogènes.

« Voir avec les yeux de l'esprit » (qui ne sont pas ceux dont vous corrigez la vue avec des lunettes) signifie une image de vous-même (nous) que vous voyez dans votre esprit. Mais attention, il y a une différence entre visualiser une image et avoir une vision.

Dans le premier cas, il s'agit d'un processus mental conscient, dans le second, il semblerait que nous devions accéder à notre moi profond.

Cet accès peut être organisé (il existe des techniques) de sorte que la « vision » devient le résultat d'un exercice et d'une pratique. En ce sens, la vision peut finalement être considérée comme une vertu, tant au niveau individuel que collectif. Mais l'accès peut également être provoqué par l'utilisation de substances stupéfiantes.

Une façon de surmonter cette *impasse* est de se concentrer sur un seul aspect de notre avenir que nous pourrions changer. Nous ne pouvons peut-être pas changer le monde, mais nous devrions pouvoir changer une seule chose, même si nous sommes conscients que le changement d'une seule chose entraîne un changement beaucoup plus vaste.

B. La vision comme capacité à définir les étapes

En revenant à la définition de Covey, nous pouvons noter d'autres éléments.

Avoir une vision nous indique ce qu'il est possible de réaliser chez les personnes, dans les projets, dans les causes et dans les entreprises. En pratique, cela nous permet de voir le potentiel qui n'est pas encore exprimé, mais qui est entrevu. C'est un élément particulièrement important dans le domaine de l'éducation, car il nous permet de saisir le potentiel présent chez les jeunes, mais aussi chez nos collègues et dans les situations que nous vivons. Attention : pour avoir une vision différente de l'avenir, le point de départ est d'avoir une conscience claire de notre présent et de ce qui n'y est pas satisfaisant. Pourquoi essayer de voir l'avenir, si le présent nous convient et que nous nous y sommes installés ?

On dit également que la vision est le résultat de la synthèse opérée par notre esprit entre le besoin et la possibilité. Cela nous semble être une opération qui part de l'émotionnel (la perception empathique du besoin), mais qui devient plutôt rationnelle dans la prévision, la planification... Cet élément peut également avoir une incidence éducative significative. Avoir une vision nous concentre sur une image de l'avenir qui reconnaît et répond à un besoin de changement exprimé par le présent, également compris de manière empathique : cela nous aide à comprendre (et pas toujours par une approche purement rationnelle) comment nous comporter demain, par rapport à ce qui s'est passé aujourd'hui.

Enfin, on dit que lorsque les gens n'ont pas de vision, lorsqu'ils négligent le développement de la capacité créative de leur esprit, ils tombent dans la tendance humaine à la victimisation.

Cette phrase semble vaguement menaçante (si vous n'avez pas de *vision*, vous serez éternellement malheureux), mais aussi difficile à comprendre : que signifie négliger le développement des capacités créatives de l'esprit ?

Essayons de le dire ainsi : si nous nous arrêtons aux seuls faits, nous serons bloqués par eux. La réponse sera inévitablement « C'est impossible ». Nous devons sortir de la simple observation extérieure pour « voir » ce que ces données permettent de faire différemment. Cette vision supplémentaire n'est possible que grâce à une forme

d'intuition de ce qui pourrait être. Mais dit ainsi, cela ressemble à une révélation venue d'en haut (ou du plus profond de nous-mêmes) et nous avons parfois l'impression que c'est le cas.

En résumé

Le concept de *vision* est problématique, surtout s'il est centré uniquement sur soi-même et acquiert une valeur idéologique. Malgré ces critiques, nous pouvons toutefois retenir certains aspects opérationnels de cette attitude qui nous semblent importants, notamment d'un point de vue éducatif, surtout s'ils sont considérés dans une perspective commune.

LA VISION DANS LE DOMAINE ÉDUCATIF

Que signifie affirmer que l'éducateur doit s'engager (c'est là que réside la dimension vertueuse) à avoir une *vision* ? Il faut tout d'abord définir autour de quoi s'exerce la capacité de *vision*, ce qui n'est pas une question anodine. D'une manière très générale, cela concerne notre façon de considérer la réalité dans son ensemble en s'interrogeant sur son avenir possible.

C'est la question écologique qui nous enseigne cette façon de raisonner, car sa problématique nous impose une vision commune de l'avenir et nous invite à la poursuivre. Beaucoup travaillent sur cette vision globale, car ils se rendent compte que ce n'est que grâce à la contribution, même modeste, de chacun qu'un changement réel pourra être obtenu, ce qui est finalement le but d'une *vision*.

Ici, nous nous intéresserons uniquement à l'aspect plus proprement éducatif.

L'ENVIRONNEMENT ÉDUCATIF : REGARDER VERS L'AVENIR DE LA STRUCTURE

Par « environnement éducatif », nous entendons plusieurs choses :

- La réalité matérielle d'une école spécifique ;
- La réalité idéale : l'idée que nous nous faisons de l'"école" et de l'éducation ;
- Enfin, en créant un passage entre le concret et l'idéal, le sens même d'un institut international qui s'occupe d'école et d'éducation.

Il convient de noter qu'à première vue, le troisième aspect semble sortir du cadre de ces pages qui sont pourtant issues du contexte lassallien : la liste des vertus que nous commentons n'est pas abstraite, nous ne l'avons pas inventée, elle est issue d'une tradition qui s'est renouvelée ou qui est en train de se renouveler, mais qui, selon nous, peine à être partagée.

Mutatis mutandis, le discours peut être étendu à l'Église : la vision ecclésiologique sous-jacente détermine le type d'école catholique que nous obtiendrons.

Dans tous les cas, nous aurons :

- Une *vision* directement liée à notre environnement immédiat,
- Une *vision* qui concerne de manière générale la façon de voir l'école et le monde de l'éducation et enfin,
- Une *vision* qui concerne l'Institut international dans lequel nous sommes insérés.

Il est évident qu'il existe un lien entre ces trois modalités : la vision la plus générale influe au moins logiquement sur la plus spécifique, mais celle-ci lui donne la substance nécessaire.

Commençons par l'aspect le plus immédiat.

Du point de vue d'un lieu

D'un point de vue plus spécifique, la *vision* à avoir concerne directement le lieu où nous nous trouvons.

Quelle sera l'image de nous-mêmes et de notre école dans 5 ans ? Comment aimerions-nous être ? Comment aimerions-nous que les autres nous voient ? Répondre à ces questions signifie avoir une *vision*.

Le préalable à tout ce travail est que ces questions soient posées, que ce soit par nécessité ou par clairvoyance.

La nécessité dépend de la perception d'une inadéquation objective par rapport à ce qui se passe : par exemple, notre proposition éducative recueille de moins en moins de soutien.

La clairvoyance, en revanche, est un don de l'Esprit : avant même que le problème objectif ne se présente, on agit pour renouveler l'offre et anticiper les événements.

Dans tous les cas, pour répondre de manière sérieuse, il faut avoir clairement à l'esprit :

- D'où l'on part : cela implique à la fois l'analyse de la situation, mais aussi la mission qui nous a été (ou que nous nous sommes) assignée ;
- Où nous voulons arriver : il s'agit concrètement de la vision ;
- Quels résultats nous voulons atteindre : les résultats sont les objectifs vérifiables ;

- Et surtout quelles sont les valeurs qui nous soutiennent et nous motivent : il s'agit ici de la motivation éthique qui nous anime.

Comme on peut le voir, ce sont les aspects (*mission, vision, valeurs, objectifs*) que nous avons mentionnés précédemment. Et ce sont des aspects concrets, tangibles : nous pouvons les mettre en pratique et nous pouvons le faire à tout moment. C'est là que réside la dimension vertueuse de la vision.

Pour parvenir à une *vision*, il ne faut pas être naïf (c'est là que réside la différence entre la *vision* et le rêve) : en particulier, il ne faut pas partir de celle-ci, afin d'éviter qu'elle ne soit l'illusion privée de quelqu'un.

Il faut d'abord clarifier pour nous-mêmes qui nous sommes, ce que nous voulons et ce que nous sommes prêts à faire pour y parvenir. Le pluriel n'est pas une figure de style : il fait référence au groupe qui entend réaliser quelque chose et au sein duquel il est nécessaire de se confronter, non pas pour s'opposer, mais pour converger vers les mêmes idées fondamentales en partageant les mêmes valeurs. Ce n'est pas facile.

Concrètement, pour parvenir à une *vision*, la première étape (qui prendra certainement du temps) est la confrontation. Une *vision* ne peut être imposée. Certes, elle peut être proposée par quelqu'un (dans ce cas, nous aurons un *leader*), mais elle doit néanmoins toucher les cordes sensibles de chacun : elle doit impliquer. Dans ce cas, le *leader* exprime ce que tout le monde ressent. Et il est normal que tout le monde ne se sente pas impliqué : si cela se produit, il est normal (et même honnête) qu'ils nous quittent.

Vient ensuite la réflexion (personnelle et commune) qui doit être écrite, au sens littéral, c'est-à-dire mise sur papier.

Ce processus d'écriture n'est pas immédiat, mais il peut être guidé par diverses techniques, peut-être plus émotionnelles que rationnelles (recherche d'images évocatrices, intuitions de mots significatifs) : il implique des réflexions, des précisions, des ajustements jusqu'à aboutir à une synthèse (une devise) qui nous semble efficace pour

dire ce que nous voulons. Une devise qui « nous parle », qui nous révèle à nous-mêmes et aux autres. Cette devise est la « vision » exprimée sous forme synthétique.

Cela semble être un mécanisme banal, mais c'est en réalité un mécanisme qui exalte notre action, en nous rappelant ce qui nous pousse chaque jour à faire de notre mieux et à aller de l'avant même lorsque tout semble aller à l'encontre. La *vision* doit devenir l'étoile polaire, celle qui fixe le cap et motive chaque action. Ce n'est donc pas une sottise, ni une question purement formelle de l'appareil ecclésiastique : lorsque l'on devient évêque (et que l'on assume ainsi la *direction* d'un diocèse), l'une des choses qui nous est demandée est de choisir une devise.

Il convient de noter avec beaucoup d'attention que dans le monde des structures lasalliennes italiennes, dans plus d'un endroit, l'histoire nous livre un blason dans lequel est inscrite une devise, qui est en fait la *vision* que l'on avait de ce lieu. Quelques exemples :

- *In puero spes*
- *Fides et scientia*
- *Fides et labor*

Dans la diversité des symboles (abeilles, lions, lys, montagnes...), on retrouve partout l'étoile.

La présence de l'étoile dans le blason peut sembler marginale, mais elle ne l'est pas. Disons plus simplement que, de manière coupable, nous n'y prêtons plus attention. Il ne s'agit peut-être pas d'inventer une vision, mais plutôt de retrouver le sens de la vision originale, l'esprit du lieu où nous travaillons.

Peut-être cette devise doit-elle simplement être redécouverte ou peut-être doit-elle être adaptée au monde qui a changé, même si restructurer et réadapter coûte souvent beaucoup plus cher que tout effacer et recommencer à zéro. Et peut-être sommes-nous aujourd'hui confrontés à ce dilemme : restaurer ou changer ?

La présence du blason montre en effet que ceux qui nous ont précédés avaient une « vision », ce qui nous amène à dire que la vision n'est pas tant une « nouvelle » vertu de l'éducateur, mais plutôt une vertu à redécouvrir, surtout aujourd'hui, où la complexité du monde rend tout extrêmement difficile et compétitif. La *vision* n'est pas une garantie de succès, mais son absence est la certitude de l'échec. Si nous sommes encore là, c'est parce que la *vision* que nos prédécesseurs nous ont transmise a fonctionné, du moins jusqu'à aujourd'hui. La conserver ou la renouveler ? Et dans les deux cas : comment ?

La perspective générale

D'un point de vue général, la *vision* actuelle de l'école et de l'éducation est en profonde mutation.

Pour reprendre les termes de de Certeau, ce n'est plus le mot de notre époque (il l'a été pendant trois siècles) : aujourd'hui, le mot est « communiquer ». Et s'il est vrai que l'éducation pour tous reste l'un des objectifs mondiaux, l'observation de de Certeau nous semble contenir une part de vérité.

D'un côté, nous parlons de plus en plus d'éducation permanente, de l'autre, la mode actuelle est liée à l'avènement des nouvelles technologies, à la connexion continue et universelle, à la communication. On parle de révolution anthropologique au sujet de l'information (ce qui ne signifie pas éducation).

Malgré ces changements, nous ne sommes pas dispensés d'avoir une vision générale de l'éducation, de sa nécessité et de son importance. Pour faire écho à ce qui a été dit précédemment, les mots qui devraient figurer dans la devise de l'éducation d'aujourd'hui sont « responsabilité » et « pacte mondial » : une responsabilité qui concerne tout le monde.

Et sur ce point, nous devons peut-être encore travailler un peu : les changements que nous vivons sont en effet trop nombreux.

La vision de l'Institut

Enfin, entre la perspective générale et la perspective particulière, il existe des réalités, comme peut l'être un institut international dédié à l'éducation, qui font le lien entre les deux aspects. Ces réalités intermédiaires ont elles aussi besoin d'une *vision*.

Les FEC (Frères des Écoles Chrétiennes) ont traditionnellement pour emblème l'étoile et la devise *Signum Fidei*. Ces symboles suffisent-ils à nous définir aujourd'hui ? Représentent-ils la *vision* que nous proposons aujourd'hui au monde ? La représenteront-ils à moyen terme ? Ce sont là des questions qui traversent l'Institut, même si elles ne sont pas exprimées de cette manière. Nous parlons plutôt d'identité et d'appartenance. En d'autres termes, d'une symbolique qui fait que nous nous sentons tous appartenir à la même maison, et conscients de vouloir les mêmes choses.

Cependant, la réalité de l'Institut a profondément changé à bien des égards au cours des 50 dernières années.

- D'une structure principalement dédiée à l'éducation de base, elle est devenue une structure de plus en plus orientée vers l'enseignement supérieur et universitaire ;
- D'une structure principalement composée de Frères, d'éducateurs religieux, à une structure principalement composée de laïcs ;
- D'une structure plutôt centrée sur un lieu national spécifique à une structure qui a pris conscience de sa dimension internationale.

À tout cela s'ajoute le fait objectif du vieillissement du personnel religieux, en particulier dans certaines parties du monde. Et en vieillissant, on perd l'envie de penser à un avenir plus lointain que demain.

La nouvelle symbolique, qui a eu un peu de mal à s'imposer, conserve l'étoile, même si elle est très stylisée, ce qui la rend peut-être un peu anonyme. Il manque cependant « une » devise, à moins que l'on ne

veuille reprendre la devise traditionnelle (*Signum Fidei*). Qui devrait l'élaborer ? Les Frères seuls ou l'ensemble du monde lasallien qui présente en son sein une impressionnante diversité de situations ? C'est là, selon nous, que réside la difficulté actuelle : nous avons une vision générale, mais elle n'est pas encore totalement élaborée. En d'autres termes, nous avons des symboles, mais pas encore de devises.

La *Déclaration sur l'éducation lasallienne pour le XXI^e siècle*, qui se termine par un « Credo », pourrait offrir une base pour aller de l'avant. Nous pensons donc qu'il serait intéressant d'étudier l'élaboration symbolique qui a accompagné les différentes réunions internationales de l'Institut au cours des 50 dernières années. En effet, dans les symboles adoptés (les logos), il nous semble qu'il y a une évolution qui va au-delà de la question graphique, qui a certainement été renouvelée. Par exemple, pour le récent 46^e Chapitre général, le logo est une main qui soutient un monde : l'étoile est là, mais c'est une sorte de satellite, une lune. Mais la lune ne donne pas de lumière, elle la reflète.

En résumé

La question de la *vision* dans le domaine éducatif doit tenir compte de l'environnement auquel elle s'adresse.

Cet « environnement » va du particulier à l'universel... chaque environnement nécessite une *vision*. Pour simplifier les choses, nous avons centré notre attention sur l'héraldique, qui nous semble être un excellent moyen de comprendre la question de la *vision*.

LA VISION SUR LES JEUNES : REGARDER VERS LEUR AVENIR

Un éducateur visionnaire (et nous incluons ici les parents) a une *vision* des jeunes qui l'entourent. Cette *vision* concerne à la fois les jeunes en général (*in puero spes*), mais aussi les individus : les deux sont liés. Bien sûr, tout le discours repose sur l'idée que l'éducateur a confiance dans les jeunes et dans leurs capacités, ce qui est souvent

affirmé de manière idéale, mais que nous démentons tout aussi souvent par nos paroles : combien de fois nous plaignons-nous que les choses vont de mal en pis et pensons-nous qu'il n'y a pas de limite au pire ? N'est-ce pas là une façon de désavouer ceux qui viendront après nous ? Il s'agit donc d'un sujet délicat qui demande un changement de perspective.

Une *vision* commence par nous-mêmes. Parler de *vision* à l'égard des jeunes signifie donc les imaginer dans quelque temps, lorsqu'ils seront « grands ». Tout cela peut être compris par le terme « attentes » qui, dans le pire des cas, peuvent devenir des pressions. C'est notre *vision*, pas la leur : nous ne pouvons pas l'imposer.

Et cela vaut également lorsque la *vision* que nous élaborons à leur égard présente des aspects que nous pourrions qualifier de négatifs.

L'œil de l'éducateur attentif découvre chez ses disciples des potentialités que ceux-ci ne voient parfois pas eux-mêmes. Il s'agit de capacités présentes, mais peu exprimées, d'attitudes qui les structurent et sur lesquelles ils joueront leur vie. Parfois, ce sont des éléments qui, à long terme, peuvent les mener, pour le dire de manière traditionnelle, sur la mauvaise voie. Il en découle une énorme responsabilité : nous n'avons pas le droit à l'erreur, car la vie d'autrui est en jeu. Les jeunes doivent être encouragés à avoir une *vision* positive d'eux-mêmes, mais ils doivent parvenir à la construire eux-mêmes, même en présence de traits qui, à nos yeux du moins, semblent négatifs.

Le rôle de l'éducateur visionnaire est donc double :

- D'une part, il doit aider à bloquer (prévenir) les éléments négatifs qu'il constate ;
- D'autre part, il doit stimuler les éléments positifs qui sont également présents et qu'il doit être capable de mettre en lumière.

Dans le premier cas, il agira en tant que correcteur, dans le second en tant qu'accompagnateur. Dans les deux cas, il devra être capable de lire réellement ce qui existe et de prévoir ce qui va arriver.

La *vision* est une prévision qui implique un cheminement pour y parvenir. Personne ne connaît l'avenir : nous dessinons un scénario et nous travaillons pour le réaliser.

Une première observation : tout cela peut également se présenter comme une aide explicite à la découverte de la vocation de chacun. Mais ici, le discours serait long et ouvrirait de nouveaux scénarios.

Deuxième observation. On entend souvent dire que les jeunes d'aujourd'hui ne sont pas motivés. Ce n'est pas nécessairement vrai. Ils ont certainement des motivations différentes des nôtres, ce qui les conduit à une *vision* d'eux-mêmes qui, ne correspondant pas à la nôtre, nous est cachée. Ils ont peut-être peur du jugement ou pensent qu'ils ne seront pas compris. Ils ne nous la cachent pas pour une raison quelconque : ils ne nous la disent tout simplement pas. Et nous ne faisons rien pour les amener à nous le dire. Cela nous empêche de les aider.

En réalité, c'est un jeu d'équilibre très difficile entre de nombreux éléments qui peuvent apparaître :

- Notre peur de la tournure que les choses pourraient prendre, qui nous conduit à nous crisper et à être exigeants. Ici, on ne pense pas à corriger, mais à punir. Et au fond, c'est un manque d'espoir à leur égard.
- Notre illusion/aveuglement quant à leurs qualités : ils sont à nous et donc ils sont les meilleurs. Nous sommes devenus des fans adoreurs et nous perdons notre sens critique et parfois notre dignité.
- La confusion que nous faisons entre nos attentes et les leurs, ce qui nous pousse à les manipuler pour les orienter en fonction de nos rêves.

Dans le langage traditionnel, l'éducateur *visionnaire* doit faire en sorte que le tempérament de chacun (les cartes, les talents qui nous ont été donnés à la naissance) devienne un caractère (comment nous

saurons utiliser nos talents, quelle sera la qualité du jeu que nous mènerons pour gagner).

Le « tempérament » nous est donné, le « caractère » doit se construire. C'est une construction difficile qui se fait au quotidien. Le mot « caractère » a plusieurs significations : nous soulignons ici le fait qu'il est à l'origine du terme « caractéristique » : la spécificité de chacun dépend du caractère.

Le caractère d'une personne (mais aussi, dans un certain sens, d'un lieu et d'une structure) naît, se fonde et se développe à partir de la *vision de soi* qu'elle a élaboré. Et cela est particulièrement important et mérite d'être souligné : le caractère personnel (que l'on pourrait peut-être aussi appeler style) est le résultat de la *vision* que nous avons élaborée.

Dans une relation éducative correcte et fonctionnelle, la *vision* de l'éducateur et celle de l'éduqué devraient tendre vers la convergence.

Après tout, le but d'une relation éducative est de former des personnes qui savent vivre dans le monde tout en conservant leur spécificité. Et cela, nous pouvons (et devrions) l'appeler « réussite ».

LA *VISION* DE NOUS-MÊMES EN TANT QU'ÉDUCATEURS : REGARDER VERS NOTRE AVENIR

Pour fonctionner au mieux, un éducateur doit être visionnaire, y compris par rapport au rôle qu'il occupe et à l'activité qu'il exerce. Le métier d'éducateur est une profession, mais c'est aussi une vocation. Il part donc d'une *mission* définie dès le départ, que l'on peut décrire de manière générique comme aider/accompagner les jeunes dans leur croissance. Nous devons avoir conscience de tout cela : la façon dont nous nous voyons, la *vision* que nous avons de nous-mêmes et de ce que nous faisons est nécessaire pour réussir dans notre travail.

Les gens s'intéressent à l'éducation pour diverses raisons, certaines nobles, d'autres beaucoup moins. Mais tous, et c'est dans la nature

des choses, espèrent réussir. Ce n'est pas toujours le cas : autrefois, on disait de certains éducateurs, de manière péjorative, que « les jeunes leur marchent sur la tête » (c'est-à-dire qu'ils les dominent). Cela arrive lorsque nous n'avons pas de *vision* de notre rôle.

Cette *vision* se compose de divers aspects qui, en fait, donnent corps à cette vertu.

Nous devons avant tout penser que nous pouvons réussir à éduquer, quelles que soient les conditions dans lesquelles nous nous trouvons. C'est un acte de confiance en nous-mêmes. Nous ne subissons pas l'environnement (ce terme inclut également notre tempérament), nous l'affrontons et l'utilisons. En termes modernes, cela s'appelle la proactivité.

En termes plus anciens, cela signifie la conscience que nous ne sommes pas arrivés à notre rôle par hasard, mais que Dieu lui-même nous a appelés.

Deuxièmement, nous nous concentrons sur l'objectif. Cela nous permet de :

- a. Dépasser un éventuel échec partiel. Cela nous permet de le relativiser, de le considérer comme une impasse dans laquelle nous nous sommes engagés et dont nous pouvons sortir pour reprendre un autre chemin, et non comme un blocage définitif.
- b. Classer dans le parcours ce qui est essentiel et ce qui est secondaire : cela fait ressortir les priorités. Et cela permet, entre autres, de gagner du temps.
- c. Faire preuve d'humilité : nous prenons conscience de ce que nous pouvons faire et de ce pour quoi nous devons demander de l'aide. Dans la relation éducative, l'aide doit être demandée à différentes instances, mais nous ne devons pas oublier qu'elle doit surtout être demandée directement aux jeunes : nous ne les éduquerons en aucune façon s'ils ne nous donnent pas eux-mêmes un coup de main. On n'éduque pas ceux qui

n'acceptent pas d'être éduqués. Parce que les solutions doivent être trouvées ensemble : cela signifie s'habituer à travailler en synergie directement avec eux, sans jamais oublier qu'accompagner ne signifie pas remplacer.

Ce dernier aspect implique, d'une part, que nous gagnions leur confiance et, d'autre part, que nous parvenions à leur montrer que le travail que nous faisons est également avantageux pour eux : notre victoire se concrétise en fin de compte dans leur succès. S'ils gagnent, nous gagnons.

La confiance s'acquiert en faisant confiance, en accueillant sans condition : nous sommes capables d'écouter, nous n'avons pas de préjugés, nous ne jugeons pas de manière partielle. Nous ne pensons pas que leurs problèmes sont insignifiants. Nous ne les snobons pas. La confiance s'acquiert en les prenant au sérieux (et en nous faisant prendre au sérieux), même s'ils ont six ans, même si, concrètement, nous n'avons pas les solutions aux problèmes qui se posent.

Enfin, l'éducateur visionnaire apprend en faisant et apprend donc aussi de ses erreurs. Il les a prises en compte. La *vision* globale reste la même, mais les étapes sont adaptées et de nouveaux parcours sont choisis.

N'oublions pas qu'ici, la *vision* globale concerne ce que nous devrions être par rapport au travail que nous faisons. En ce sens, le succès ne consiste pas à gagner de l'argent ou à devenir plus ou moins connu, mais à être (devenir) des éducateurs compétents.

Pour résumer...

En résumé, l'éducateur visionnaire est celui qui a su se forger un caractère dans le sens que nous évoquions plus haut. Une personne de caractère reste fidèle à ses valeurs et ouverte aux autres :

- Elle prend des engagements et les tient, en honorant les promesses faites ;

- Elle admet ses erreurs immédiatement et ouvertement ;
- Elle évalue l'écart entre le stimulus et la réponse ;
- Il lui arrive rarement de « devoir » faire quelque chose, et lorsqu'elle le fait, c'est par choix, elle comprend que le temps est précieux et que « réussir » signifie simplement être soi-même, mais de manière organisée ;
- Elle est également prête à faire des choses que les autres ne veulent pas assumer, afin d'atteindre un objectif supérieur.

La vérité est que pour être (ou devenir) visionnaire, il faut avant tout grandir en tant qu'individu. Avant de pouvoir commencer à agir, nous devons apprécier et perfectionner la personne que nous sommes.

Mais la croissance personnelle ne découle pas tant du fait de faire quelque chose de nouveau que de la capacité à voir la même chose sous un jour nouveau. Et c'est à cela que devrait servir l'élaboration de la *vision* qui nous concerne. C'est cette force de changement qui rend la *vision* importante. S'éduquer à avoir une *vision* (aux différents niveaux que nous avons vus) est donc aujourd'hui une vertu essentielle pour ceux qui éduquent.

OBSERVATIONS FINALES

Premièrement. Malheureusement, ce type d'approche n'est pas courant dans le monde de l'éducation. Il l'est beaucoup plus dans le monde de l'entreprise, qui, en quelque sorte, l'impose parce qu'il vit nécessairement dans un changement constant.

Ce n'est pas le cas de l'éducation : elle a des rythmes beaucoup plus lents et une certaine résistance au changement, elle se repose plutôt sur ses lauriers, ne perçoit pas le malaise (si l'affirmation de Wilde est vraie, le mécontentement est le premier pas vers le progrès) et ne trouve donc aucune raison d'aller de l'avant.

Deuxièmement. Avoir une *vision* signifie regarder vers l'avenir, ce qui implique d'apprendre à reporter la satisfaction du résultat obtenu. Le présent est synonyme d'effort, ce qui va clairement à l'encontre de la paresse que chacun de nous porte en soi : être en forme est une bonne chose, mais se lever tous les matins à cinq heures pour trouver le temps d'aller à la salle de sport n'est pas toujours un prix que nous sommes prêts à payer.

Troisièmement. Soutenir une *vision* demande de la volonté, de la détermination et de la persévérance. Sur ce point, nous devons apprendre à faire le point avec nous-mêmes. Notre volonté est faible et notre détermination s'effrite dès les premières difficultés. Il est utile d'avoir une *vision* engageante, motivante et « possible ». C'est pourquoi une *vision* ne peut pas avoir uniquement les caractéristiques d'un rêve : elle est ancrée dans la réalité, elle part de celle-ci et s'adresse finalement à elle dans le but de la modifier.

Quatrièmement. Le discours sur le possible met en évidence le fait que chaque petit pas accompli représente une stimulation supplémentaire, un élan, et doit donc être considéré comme un succès. Si l'on s'arrête au point microscopique que l'on a posé aujourd'hui, on peut se décourager, mais si l'on prend un peu de recul et que l'on voit la théorie des points que l'on a alignés au fil du temps, on se rend compte du chemin parcouru, peut-être sans que l'on s'en soit rendu compte. La *vision* est le dessin d'une fonction, mais le calcul se fait à l'aide d'infinitésimaux.

Cinquièmement (en corollaire du quatrième point) : pour conserver la *vision*, il faut parfois prendre de la distance, voir les choses en perspective, voir le dessin, ne pas se laisser submerger par les événements qui, à long terme, nous font perdre le sens global de notre action.

En résumé :

L'éducateur est donc un visionnaire lorsqu' :

- Il a su se construire et a conscience de lui-même et du rôle qu'il joue.
- Il est ouvert au changement et le recherche de manière proactive.
- Il a confiance en ses disciples, il désire le développement de leurs capacités.
- Il a une *vision* de ses élèves qu'il propose et n'impose pas.
- Il a une *vision* de l'environnement éducatif dans lequel il travaille et la partage avec les autres.
- Il sait voir l'ensemble et pas seulement chaque étape individuelle.

L'éducateur n'est pas un visionnaire lorsqu' :

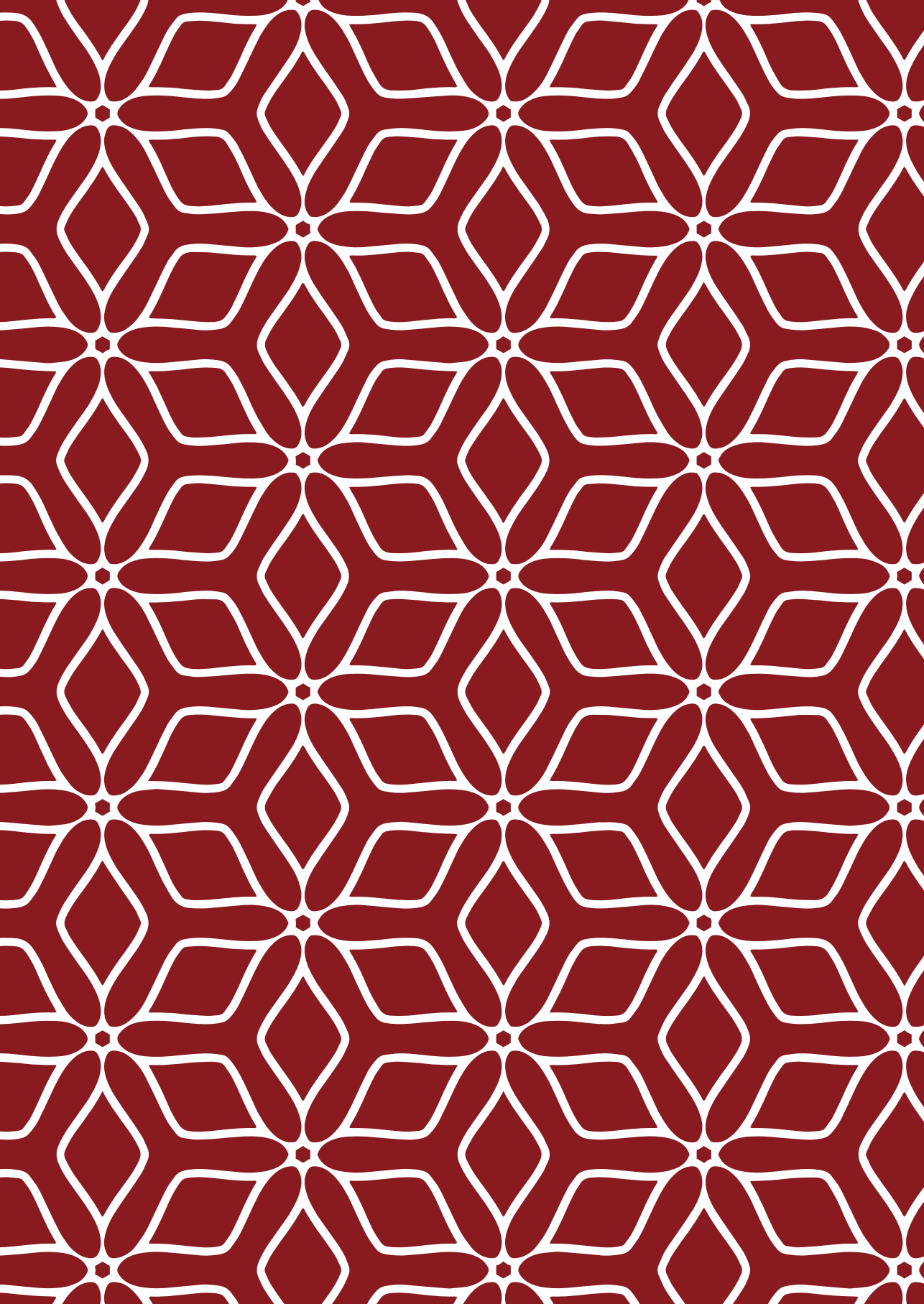
- Il se contente de ce qu'il fait et n'attend rien d'autre de lui-même ou de son entourage.
- Il ne perçoit pas le malaise dans lequel il est plongé et ne veut donc pas de changement, voire l'entrave.
- Il n'a pas confiance dans les possibilités des jeunes, il pense qu'ils finiront forcément mal.

- Il se plaint du présent parce qu'il ne voit pas (ou ne veut pas voir) d'avenir.

Ce qui nous permet de conclure que derrière la vertu d'avoir une vision, il existe une vertu plus grande qui s'appelle « l'espérance ». Mais cela nous amène à un autre sujet.

This image shows a single sheet of white paper with horizontal ruling lines. The lines are evenly spaced and run across the width of the page. There are no margins, text, or other markings on the paper.

[illegible]





**Frères des
Écoles
Chrétiennes**



lasalleorg

www.lasalle.org

ISBN: 978-88-99383-48-0